

COLLECTION « LE SEPTIEME JOUR »

« Dieu, ayant créé l'Homme,
entra le septième jour dans le repos... »

(Genèse)

... et remit aux hommes
le soin de prendre la relève.

1. VIES SUCCESSIVES ET KARMA Rudolf Steiner
LA DESTINEE, LE KARMA ET LE MOI Emile Rinck
2. UN CHEMIN VERS L'ESPRIT Paul Coroze
3. CONSCIENCE DE L'ESPRIT Georg Kühlewind
 - a) Les degrés de la conscience
 - b) Textes de réflexion et de méditation

De Georg Kühlewind a paru en français aux Editions du Centre
Triades : « Présence du Logos ».

COUVERTURE : reproduction autorisée du tableau de Magritte, *La reconnaissance infinie*, figurant dans une collection privée.

© A.D.A.G.P. Paris 1981
Cliché Gallimard

GEORG KÜHLEWIND

I

CONSCIENCE DE L'ESPRIT

II

THÈMES DE RÉFLEXION ET DE MÉDITATION

COLLECTION « LE SEPTIEME JOUR »

CENTRE TRIADES
4, rue Grande-Chaumière
75006 PARIS

Titre de l'original :

BEWUSSTSEINSSTUFEN
Meditationen über die Grenzen der Seele
Verlag freies Geistesleben, Stuttgart

Ont signé la traduction française :

- Emile Rinck pour les chapitres 1 à 6,
- Thomas Trammel pour les chapitres 6 et 8,
- Arlette Weichert pour le chapitre 7,
- Simonne Rihouët-Coroze pour le chapitre 9.

Avec l'autorisation de l'auteur, quelques modifications ont été apportées dans l'ordre des chapitres de l'édition française.

Note des traducteurs :

S'il se trouve des lecteurs qui s'étonnent de rencontrer dans nos traductions l'infinitif d'un verbe en guise de substantif (le *vouloir*, le *sentir*, le *penser* pour la *pensée*, le *connaître* au lieu de la *connaissance*, le *percevoir* au lieu de la *perception*, etc.), qu'ils songent que l'exercice d'une activité est autre chose que le résultat de cette activité et ne peut être rendu que par le verbe lui-même. Le *penser* fait prendre conscience d'une fonction pensante.

Tous droits réservés
par les Editions du Centre Triades
ISSN : 0249-7417
ISBN 2-85248-070-0

SOMMAIRE

I. CONSCIENCE DE L'ESPRIT

| | |
|---|-----|
| Préface à l'édition française (<i>S. Rihouët-Coroze</i>) | 9 |
| Remarque préliminaire | 19 |
| 1. Les deux degrés de la conscience dans « La Philosophie de la Liberté » | 21 |
| 2. L'expérience fondamentale de l'Esprit | 39 |
| 3. Concentration et contemplation | 63 |
| 4. Les frontières de l'âme | 83 |
| 5. Du secret de la perception | 95 |
| 6. Sur le sens de l'être | 111 |

II. THÈMES DE RÉFLEXION ET DE MÉDITATION

| | |
|--|-----|
| 7. Trois méditations sur la lumière | 127 |
| 8. La lumière de la terre | 133 |
| 9. La communion spirituelle de l'homme moderne | 149 |

I

CONSCIENCE
DE L'ESPRIT

PRÉFACE A L'ÉDITION FRANÇAISE

L'œuvre de Georg Kühlewind apporte des vues nouvelles et complémentaires sur la méthode qui est à la base d'une science de l'esprit. Physicien de carrière, l'auteur pratique cette méthode dans un esprit scientifique actuel qui est stimulant pour l'étudiant d'aujourd'hui. La science de l'esprit fondée par Rudolf Steiner et expérimentée par lui pendant le premier quart de notre siècle ne doit pas s'affaiblir en une croyance dont l'anthroposophie serait la dépositaire. Si les résultats obtenus par Rudolf Steiner n'étaient pas reproduits par une méthode de penser de même ordre, il n'en resterait que la matière d'un dogme. Un nouveau dogme serait substitué aux précédents, car le dogme apparaît là où la pensée s'ankylose. L'avenir des connaissances apportées par la pensée anthroposophique dépend donc de ceux qui pourront donner à la méthode son efficacité, qui sauront soustraire la pensée à la sclérose qui pourrait la menacer. Le temps vient peut-être où il sera possible à un certain nombre de pratiquer une méthode qui assure cette résurrection de la pensée.

Quels dangers peuvent entraver la progression de l'anthroposophie vers une véritable science de l'esprit ? L'un d'eux, le plus sournoisement généralisé, est que la pensée succombe à la passivité. Avec une rapidité effrayante, la faculté de penser se fractionne, se mécanise au contact de la vie moderne. Les étudiants de l'anthroposophie luttent-ils contre ce danger ? Certes, mais la pensée est intoxiquée par l'automatisme et se laisse glisser vers les habitudes mentales. Dans les débuts de l'étude, on enregistre les connaissances spirituelles sans s'assurer qu'il devrait s'ensuivre une transformation profonde dans toutes les fonctions de l'âme. La façon de penser devrait prendre souplesse et vie alors qu'on se contente de découvrir des réponses aux énigmes que la vie pose. On risque alors de prendre pour de la pensée ce qui n'est encore qu'une satisfaction de l'intelligence. On se constitue un « trésor » intellectuel sans prendre la peine de créer un mode de réflexion adapté aux faits spirituels qui vous sont révélés. On croit que ces révélations sont suffisamment confirmées par les applications pratiques de l'anthroposophie. On retombe ainsi dans la paresse d'esprit qui se contente d'apparences matérielles.

Certes, au départ, on peut se fier à l'intuition ressentie que les révélations dues à l'anthroposophie sont authentiques, véritables. Mais cette intuition n'est pas encore capable de transformer les révélations reçues en données scientifiquement acquises. Comment alors parler d'une

science de l'esprit ? Il ne s'agit encore que d'une *croyance* en l'esprit. L'attitude qui relève ainsi de la crédulité contredit l'affirmation de Rudolf Steiner selon laquelle « l'anthroposophie est un chemin de connaissance » et son objet aussi rigoureusement scientifique que celui de n'importe quelle autre science fondée sur l'expérimentation. Il ajoutait que pour ce chemin existait une méthode qu'il avait dès le début indiquée, pratiquée, assurant en outre qu'elle était ouverte à tous.

On est cependant bien forcé d'admettre que jusqu'à ce jour personne n'est parvenu par la méthode aux résultats dont Rudolf Steiner a donné un unique exemple. La majorité ne s'y est même pas aventurée. Plusieurs de ceux qui l'ont tenté se sont isolés dans un système de réflexion plus ou moins incontrôlable. Tout s'est passé comme si, au début du xx^e siècle, il était encore trop tôt pour qu'à la psyché humaine soit demandé un pareil effort.

La question à se poser devient alors celle-ci : la méthode a-t-elle été comprise et a-t-elle été pratiquée avec l'acuité et la persévérance qui devraient aboutir au succès ? A-t-on véritablement tenté d'obtenir les résultats sur lesquels fonder une science de l'esprit ?

Se le demander met en droit de recourir à des études complémentaires comme celle qui est présentée ici. Les exercices introduits par Rudolf Steiner sont repris dans un esprit scientifique actuel qui résiste à l'objection d'une adhésion inconditionnelle aux résultats exposés

par l'anthroposophie. La méditation devient un banc d'essai. La pensée activée est consciente d'être devenue agissante, elle cesse d'être l'écran de cinéma sur lequel défilent nos représentations. Elle chasse toute image-reflet du monde des sens et, ainsi purifiée, elle communique directement avec l'idée dont elle prend conscience. Cette prise de conscience est le point de départ d'une démarche scientifique vers l'esprit.

A partir de là, une perception suprasensible directe devient en principe possible. Les dangers d'un imaginaire personnel sont écartés.

A ces vues d'avenir, bien des objections peuvent encore être faites. Il en est deux principales que l'on se doit d'examiner.

La première se formule ainsi : si cette pensée suractivée n'a pas atteint une transparence totale qui la dépouille de tout égoïsme et du miroitement sensoriel, elle risque de renforcer les idées personnelles au point de les rendre d'un absolutisme intransigeant. Les individus autoritaires, doctrinaires, s'enferment dans un rigorisme sans compromis. Les particularismes s'entrechoquent alors en un vaste prélude à la « guerre de tous contre tous ». Le progrès individuel en ce cas peut avoir finalement pour résultat de chaotiser le subconscient collectif qui rend la communication possible entre les hommes. Dans ces conditions, est-il sage de souhaiter un tel « progrès » ?

S'il peut être envisagé à titre exemplaire pour quelques êtres d'exception, sa généralisation pourrait déstabiliser

l'âme collective qui est actuellement en pleine mutation. Quand des états de conscience ne sont pas encore normalement accessibles, les anticipations qu'on risque d'en faire sont douteuses. Avant de s'épanouir dans un climat social qui lui soit adapté, l'exercice de la pensée pure réclame en effet que des précautions soient prises. L'action mécanisante de notre vie moderne doit être contrebalancée par

— un solide encadrement, familial ou communautaire, favorisant l'équilibre organique et psychique ;

— une participation à la fois sensible et suprasensible aux phénomènes de la nature ;

— l'amour et la pratique suivie d'un art, ou d'un artisanat : peinture, musique, etc.

Ces mesures ont pour effet d'assurer la circulation du courant qui relie le centre de l'individu au Moi cosmique, de prévenir ainsi l'occlusion du moi qui risquerait de s'enfermer en lui-même. Elles donnent une base pour la pensée morale de l'individu. La pensée pure et vivante que préconise la méthode anthroposophique ne conduit pas à ces dangers. Elle laisse derrière elle la pensée quotidienne, la pensée-reflet qui se contente d'élaborer les impressions sensibles et d'enregistrer les images qu'elle en tire, sans que puisse entrer en jeu une activité pensante, créatrice. Cette pensée-reflet ou pensée-miroir cède la place à des concepts supérieurs qui ont la vie en eux et qui la donnent. Cette pensée, d'une autre réalité, n'engendre pas des vues partiales et arbitraires,

mais au contraire elle dissipe les ombres qui voilent la lumière commune à tous. Elle est de nature solaire, rayonnante.

Le second malentendu opposé à une intensification de la pensée est formulé par celui qui ignore ce qu'est en réalité la force pensante chez l'homme. On la confond avec l'intellect qui en est un sous-produit et qui, lui, ne peut se passer du cerveau pour fonctionner. Si l'on prend cette activité intellectuelle pour de la pensée, on commet la même erreur que si l'on croyait que c'est grâce à nos souliers que nous marchons. Evidemment les souliers servent à marcher, mais ce n'est pas d'eux que vient la marche. De même le cerveau sert à penser, mais la pensée, la force pensante, ne fait que se servir de lui. On aurait mal compris cette force autonome si l'on objectait qu'intensifier la pensée peut en accroître la dépendance à l'égard du cerveau, du pôle cérébral de notre vie psychique. On pourrait en conclure que de la force du cerveau dépend la qualité de la pensée. Il est urgent d'y voir clair car la menace d'une pensée robotisée se profile à l'horizon. Dans les laboratoires comme ceux de l'Université Standford en Californie, des machines-robots sont déjà dotées d'une « intelligence artificielle » capable d'assumer des fonctions secondaires réservées jusqu'à ce jour à la pensée humaine. Nous aurions en France, paraît-il, dix ans de retard sur les Etats-Unis à cet égard et resterions paresseusement dans l'ignorance d'un « courant de pensée répondant à l'urgence de la

situation planétaire qui requiert l'événement d'un nouveau paradigme, une nouvelle conception du monde et de l'homme seule capable d'engendrer les concepts, valeurs et outils adaptés à notre époque, tels que : processus transformatifs, techniques d'expansion de conscience, éducation transpersonnelle, etc. » (communiqué par l'Association Alternative). Des dizaines de livres sortent chaque année chez des éditeurs de grande diffusion (Harper par exemple). Finalement dans quel but ? — « Convergence entre les plus récentes percées scientifiques et les conceptions millénaires des diverses traditions mystiques. » C'est dire que les fonctions psychiques sont ramenées à des objets d'expérimentation, capables d'être reproduites et bientôt dépassées par la technologie.

Or, la pensée humaine est spécifiquement de nature spirituelle et c'est de son renforcement que naîtra la nouvelle clairvoyance. Elle naîtra du travail de chaque conscience individuelle sur sa propre force de pensée. Il s'agit ici de ne pas laisser l'âme dévier du chemin qu'elle peut suivre vers la vérité, de la maintenir dans un état de créativité qui la rende inaccessible aux forces dégradantes, sous-naturelles, qui la décomposent.

Rendre la pensée *vivante* signifie aussi la maintenir au niveau de la vie, au service de la vie et non des forces qui ne s'emploient qu'à la destruction du vivant. Le nouvel état de conscience qui en résultera sera la clairvoyance de l'homme moderne. Au trésor de clairvoyance, reçu de

l'âge d'or, se substituera ce que l'homme aura conquis par son effort, son travail. Car l'homme doit prendre la relève de l'action créatrice divine. Il n'est pas seul et sans projet. Le plan d'ensemble lui en a été communiqué. Il le reçoit du Fils de l'Homme dont l'impulsion métamorphosée se prolonge en lui.

Rendre la pensée *pure*, c'est percevoir sa nature solaire, ressentir en soi sa présence rayonnante. Cette pensée-là ne se laisse ni livrer à l'automatisme ni mourir dans la matière ; au contraire, tout son travail consiste à vivifier la matière.

Pour conclure par une image ces quelques réflexions, remarquons la rencontre de deux mots généralement opposés l'un à l'autre : *trésor*, *travail*. Ils font inmanquablement songer à la fable de La Fontaine qui, par l'intermédiaire d'Esopé, nous vient de la sagesse des anciens Mystères. Elle est au répertoire de tous les écoliers ; peut-être s'en souviennent-ils quand, devenus grands, ils s'interrogent sur les connaissances profondes que l'Esprit tient en réserve pour l'homme — et sur la manière d'y accéder. Écoutons la fable :

Travaillez, prenez de la peine : c'est le fonds qui manque le moins.

Un riche laboureur, sentant sa mort prochaine, fit venir ses enfants, leur parla sans témoins. — Gardez-vous, leur dit-il, de vendre l'héritage que nous ont laissé nos parents : un trésor est caché dedans. Je ne sais pas l'endroit ; mais un peu de courage vous le

fera trouver : vous en viendrez à bout (...). — Le père mort, les fils vous retournent le champ, deçà, delà, partout : si bien qu'au bout de l'an il rapporta davantage. D'argent, point de caché. Mais le père fut sage de leur montrer, avant sa mort, que le travail est un trésor.

La connaissance de l'esprit est en réalité le vrai trésor que nous voulons posséder, mais ce n'est pas un trésor qu'on reçoive : on le gagne. Or le piège, c'est qu'on n'arrive vraiment à le gagner que si on l'a déjà en partie reçu, et qu'on l'aime. Alors ? ... alors il faut faire comme dans la fable : avoir un si grand désir du trésor qu'on applique au terrain de l'âme les coups de pioche qui le retourneront, lui faisant rendre cent pour un.

Un lecteur attentif sentira, en lisant le livre de Georg Kühlewind, que les méditations qui y sont proposées peuvent donner la force d'accomplir ce retournement. Peut-être objectera-t-on que l'auteur de ce livre recourt à un style qui n'en facilite pas la lecture. Comme on lui en faisait la remarque, il répondit : Acquérir une science demande toujours un effort. A plus forte raison faut-il surmonter des difficultés quand on aborde la science de l'Esprit.

S. R.-Coroze

REMARQUE PRÉLIMINAIRE

L'homme moderne éprouve la plus grande difficulté à remarquer, à voir, à dépasser le seuil de la « conscience-reflet », pratiquée dans la vie courante. Comment on peut y arriver selon « La Philosophie de la Liberté » de Rudolf Steiner, constitue l'objet du premier exposé.

La réflexion sur le seuil situé entre l'activité pensante et la pensée qui résulte de cette activité, conduit le chercheur à « l'expérience fondamentale de l'esprit ».

Dans le troisième exposé, on essaie de développer une méthode permettant de faire les premiers pas dans le domaine de la concentration et de la contemplation.

Les derniers chapitres apportent des résultats : comment, lors de l'observation des frontières de l'âme, celles-ci deviennent transparentes et perméables.

La forme de l'exposé est choisie de telle sorte que le lecteur, en refaisant le mouvement de la pensée, participe lui-même à son activité vivante.

*LES DEUX DEGRÉS DE LA CONSCIENCE
DANS « LA PHILOSOPHIE DE LA LIBERTÉ »*

Les limites de la pensée

Il est relativement facile à l'homme d'aujourd'hui de se rendre compte des limites de la pensée qui sont aussi celles de sa conscience ; et ceci de différentes façons. On n'a qu'à se demander : *pourquoi* telle chose est-elle évidente ? En quoi consiste l'évidence ? Pourquoi ce qui est logique est-il logique ? La pensée ne connaît aucune réponse à ces questions, c'est-à-dire qu'elle devrait admettre, préalablement à chaque tentative de réponse, ce qui fait précisément l'objet de la question. Il en résulte le malaise provoqué par ce genre de questions, malaise que l'on évite autant que possible, ce qui a pour conséquence la dégradation de la conscience-reflet à un niveau précritique, naïf, qui entretient l'usage irréfléchi de la faculté de penser. D'où les essais mi-conscients, mi-réfléchis pour « réguler » ou schématiser la pensée, afin qu'elle soit « juste » — sans qu'on se rende compte que cette « régulation » ne peut se faire que grâce à la pensée, qu'elle ne peut être comprise et estimée à sa juste valeur

que par une pensée qui, elle, n'est pas encore « réglée ». On n'est pas toujours conscient du fait que la logique vient de la pensée et non pas l'inverse. *D'abord* on pense logiquement, *ensuite* on crée la logique, comme une science descriptive et non pas normative (1).

Mais l'approche de la limite peut aussi prendre d'autres formes. Wittgenstein a déjà constaté que le « langage » ne fournit des expressions non équivoques que pour des énoncés les plus simples. (En réalité ce ne sont pas les formes du langage, mais celles de la pensée dont il s'agit.) Il est facile de montrer que la phrase la plus simple — par exemple : *ici est la table* — contient des éléments qui au fond ne peuvent être clairement vus, ni même être saisis par la pensée. Dans l'exemple cité, le terme et le concept « est » sont manifestement insaisissables, car qui pourrait en expliquer la signification ? L'enfant saisit ce concept, comme tous les autres, de façon intuitive, inconsciente, et l'utilise sans faute ; le fait de devenir adulte n'y change rien. Egalemeut inexplicable est le concept « ici ». Son explication exige au moins le concept « là » ou « là-bas ». Pris isolément, chacun de ces concepts est inexplicable. L'entendement des deux exige l'intuition « ici, là-bas », vers laquelle on peut se diriger, mais qu'on ne peut ni provoquer ni « rendre compréhensible » par d'autres concepts. Le mot et le concept « table » nous paraissent être les plus

accessibles. Mais si nous essayons de les expliquer ou de les définir, en laissant de côté les caractéristiques non essentielles (le matériau, le nombre de pieds, la forme etc.), il reste : la surface horizontale, la dureté, la grandeur et la hauteur limitées. Mais il est aisé de montrer que celles-ci ne sont nullement obligatoires. On peut d'un fût de bière faire « une table ». Il est moderne de prendre la terre comme table, par exemple lors d'une excursion, en étendant une nappe sur le sol qui servira de table. On le voit : « la table » a perdu toutes les propriétés reconnues importantes ; lors de cette dématérialisation, de cette perte de forme, il ne reste que la « fonction », ce à quoi sert la table. Mais en quoi consiste la fonction ? A manger, à écrire, à jouer aux cartes ou aux échecs, etc. — tout cela et bien autre chose ne peut être défini ou exprimé exactement par un concept. Il reste à nouveau l'intuition : chacun « sait » de toute façon ce qu'est une table ou ce qui peut en servir. Il n'y a plus qu'un pas à faire pour se convaincre qu'il est impossible de fixer de façon rationnelle la signification de mots isolés sans faire appel à la faculté d'intuition. Cela apparaît clairement pour des concepts non tirés du monde des perceptions. Un concept tiré de la science économique : « travail » par exemple, est discuté et ne peut être expliqué qu'en faisant appel à d'autres concepts. Si on leur applique le même procédé, c'est-à-dire si on les fixe par « convention », il faut utiliser à nouveau d'autres concepts. Il est manifeste que cette

(1) M. Scaligero : *La Logica contro l'Uomo*, Rome 1967.

tentative aboutit à une division à l'infini. En fin de compte, c'est tout de même la confiance dans le « cela se comprend de soi-même » qui rend la communication possible.

Ces quelques exemples montrent clairement que la situation paradoxale concernant les concepts courants, mais dont l'origine est douteuse, provient du fait que la conscience ne saisit dans tous les cas que ce qui a *déjà été pensé*, alors que *l'activité* pensante, c'est-à-dire *la genèse* de ce qui est pensé, est antérieure dans la conscience. Cette genèse est préconsciente. Sans ce qui a été pensé ou représenté, il n'y a pas de conscience dans la vie courante, pas de conscience habituelle. Normalement il est impossible d'avoir une conscience « vide » ; si on le tente, on tombe dans une sorte de rêve ou de sommeil (2).

Le penser sur la pensée

La première moitié de « La Philosophie de la Liberté » de Rudolf Steiner se rapporte à un état de conscience caractérisé par le fait qu'à ce niveau les contenus de la conscience sont obtenus par observation et notamment par l'observation toute particulière de la pensée, plus exactement de ce qui *a été pensé*.

(2) M. Scaligero : *Trattato del Pensiero Vivente*, Milan 1961.

Dans les sept premiers chapitres de l'ouvrage, le terme « pensée » ne correspond pas à *l'action de penser*, mais, comme c'est le cas dans le langage courant, au résultat de ce processus, résultat qui tombe dans le champ de la conscience. Cela apparaît clairement là où Steiner parle de l'observation de la pensée : « Je suis encore dans le même cas, lorsque je me place dans l'état d'exception de penser sur ma pensée. Je ne puis jamais observer ma pensée actuelle ; ce sont uniquement les expériences faites lors de mon activité pensante dont je peux faire après coup l'objet de ma pensée. Je devrais me scinder en deux personnes : l'une qui pense et l'autre qui se regarde pensante, si je voulais observer ma pensée actuelle. Cela, je ne le peux pas. Je ne pourrais l'exécuter qu'en deux actes séparés. La pensée qui doit être observée n'est jamais celle qui est en activité, mais une autre (3). » « Deux choses ne s'accordent pas : production active et observation contemplative (4). »

Le caractère intuitif de l'apparition de ce qui a été pensé est montré nettement dans les citations suivantes : « Ce qu'est un concept ne peut être exprimé par des paroles. Des mots ne peuvent que rendre l'homme attentif au fait qu'il a des concepts (5). » — « Contrairement au contenu de la perception, qui nous est donné de l'extérieur, le contenu pensé apparaît à l'intérieur.

(3) Rudolf Steiner : *La Philosophie de la liberté* (GA 4), chap. III.

(4) *Op. cit.*, chap. III.

(5) *Op. cit.*, chap. IV.

Appelons « *Intuition* » la forme sous laquelle il apparaît de prime abord. *L'intuition* est pour la pensée ce que *l'observation* est pour la perception (6). » La « forme », c'est-à-dire la façon selon laquelle nous « formons » des concepts, est appelée ici Intuition. Tout d'abord nous ne « vivons » pas cette « activité formatrice », mais seulement son résultat, le résultat de l'intuition, parce que nous sommes incapables de faire l'expérience de la présence de l'Esprit lorsque nous formons des concepts ; nous vivons seulement la perte perpétuelle de l'actualité (7), c'est-à-dire ce qui tombe dans le passé, ce qui est passé, le concept formé, terminé. Essayez de saisir le présent : maintenant ! — c'est déjà passé !

« L'homme qui pense ne perçoit au fond que les dernières phases de son activité pensante, de son expérience de penser (8). » Le passage cité est suivi d'une description détaillée du processus de pensée. Des constatations analogues concernant la perception se trouvent par exemple dans la première méditation du petit livre de Rudolf Steiner : « Un chemin vers la connaissance de soi. »

La possibilité d'observer la pensée qui a été pensée ou d'y penser n'existait pas avant l'époque de l'« âme de conscience ». L'« âme d'entendement ou de raison » utilise certes avec perspicacité la pensée, mais celle-ci est

toujours « *ancilla* » d'un autre principe, de nos jours « *ancilla technicae, ventris* », pour ne citer que ces cas, et de toute façon « *ancilla corporis* » (servante de la technique, de l'estomac, du corps). C'est avec la Scolastique, prélude à l'âme de conscience, qu'on commence à penser sur la pensée. Typique pour le mode de fonction de l'âme de conscience est le « *Cogito ergo sum* » de Descartes, malgré l'insuffisance de cette affirmation. Manifestement c'est la faculté de pensée pure, abstraite, en dehors de toute perception sensible, qui permet cette réflexion sur la pensée. Mais avec elle surgissent aussi tous les doutes sur la pensée et la connaissance ; c'est l'époque qui voit naître les théories de la connaissance. La connaissance n'est plus admise naïvement ; on réfléchit sur elle. Comme cette réflexion se fait à l'aide des mêmes forces, l'effort vers une théorie critique de la connaissance aboutit bientôt à un agnosticisme qui se contredit lui-même, ainsi qu'à l'abandon des tentatives de ce genre. La pensée comprend — même si le lecteur n'est pas conscient — que tout énoncé de la pensée sur elle-même ne peut avoir aucune autre valeur que tout autre énoncé — la pensée ne se « voit » pas pendant qu'on pense, mais seulement *après*, après qu'on a pensé ; car le plan de la pensée et de la connaissance ne change pas du fait que la pensée pense sur ce qui a été pensé. — Au fond, avant le début de notre siècle, les travaux concernant la théorie de la connaissance furent abandonnés, exception faite de deux philosophes : Hegel et

(6) *Op. cit.*, chap. V.

(7) M. Scaligero : *Segreti del Tempo e dello spazio*, Rome 1963.

(8) Rudolf Steiner : *Pensée humaine, Pensée cosmique* (GA 151).

Gentile. Tous deux ont eu l'intuition du processus pensant et ont bien placé celui-ci au centre de leurs recherches, sans que toutefois ils en aient fait réellement l'expérience et sans avoir pu indiquer une méthode pour y arriver. Ce problème fait l'objet de toute l'œuvre de Rudolf Steiner.

L'exigence : faire l'expérience du processus pensant

L'exposé qui précède montre que pour arriver à une méthode de connaissance qui soit positive, qui ne se résigne pas, il est indispensable d'introduire le processus même de la pensée dans le domaine du connaissable. Il semble évident que cette opération ne saurait être spéculative, ni consister en d'autres réflexions pensées ; elle ne peut naître que *par elle-même*. La nécessité d'arriver à une telle connaissance devrait être l'objet et le souci de toute science et notamment des sciences de la Nature. Car *tout* ce que nous faisons, y compris la recherche scientifique, se fait à l'aide de la pensée. Mais nous ignorons tout, au fond, de la véritable nature de cette pensée. Ne serait-il pas indiqué de connaître l'outil à l'aide duquel nous produisons tout, y compris la technique ? Ce qui souvent est un obstacle inconscient à cette exigence est justement le fait que, pour cette entreprise, il faut acquérir une faculté nouvelle, analogue à celle exigée pour l'exécution d'un art, par le travail, l'exercice

et non par la lecture, la réflexion, l'accumulation de connaissances. Un enseignement pratique et pédagogique pour acquérir le savoir-faire indispensable à une telle activité est pratiquement introuvable en dehors de l'œuvre de Rudolf Steiner. Mais cette œuvre n'est pas facilement accessible à l'homme d'aujourd'hui ; elle est unique dans ses méthodes et son but.

La liberté de l'homme est inscrite dans l'âme de conscience. On le constate par exemple dans le fait que l'homme est capable de poser la question de sa liberté. Cela ne lui serait pas possible s'il était totalement conditionné. Il ne pourrait alors concevoir la liberté, même pas dans la forme demi-consciente, obscure, comme cela se fait habituellement, pour la raison qu'aucune instance, aucun forum dans son être ne pourrait s'apercevoir de l'état de non-liberté. Pour concevoir la liberté, il faut ces deux conditions : percevoir la non-liberté et percevoir la liberté. L'homme doit participer à toutes les deux.

La possibilité d'être libre est donnée à l'âme de conscience par le fait de pouvoir observer sa propre pensée écoulee. Ce passé ne contraint pas directement, c'est un monde d'ombres, mort, sans force ; c'est à cause de cela qu'il est perceptible. L'instance qui observe est *toujours* dans le présent, mais ne devient jamais consciente qu'après coup, donc dans le passé. Pour aller d'une liberté possible à une liberté réelle, il faut que l'instance qui observe le passé se saisisse elle-même dans

l'acte présent. En dehors de cette instance, aucun « sujet » n'est présent qui pourrait être libre. Seule une conscience présente peut être libre. En effet, notre habituel concept du moi n'est lui non plus qu'un souvenir, une ombre, quelque chose de pensé : le souvenir d'une intuition. Rien d'étonnant à ce que la deuxième moitié de « La Philosophie de la Liberté » décrive la démarche par laquelle l'observation, confrontée à ce qui a été pensé, se transforme en expérience de la pensée présente, actuelle. L'attention doit être dirigée sur la pensée vivante et le moyen de l'expérimenter. Cette pensée vivante est le processus ou la force suprasensible d'où surgit ce qui a été pensé. Ce que nous appelons habituellement « pensée » est au fond le résultat de ce qui *a été pensé* : tout comme un cours d'eau cristalliserait en morceaux de glace et nous n'apercevions que le nombre croissant des glaçons, c'est-à-dire des pensées. Il résulte de ce qui vient d'être exposé que *la pensée vivante* ne peut être perçue par la conscience habituelle qui est justement basée sur ce qui *a été pensé*. Par rapport à la conscience habituelle, la pensée vivante est *préconsciente*.

Expérience de l'action de penser

Cette expérience est en effet expressément citée dans l'additif (éd. 1918) au huitième chapitre et au début du

neuvième chapitre de « La Philosophie de la Liberté ». Tout d'abord est décrite la pensée morte, ensuite la pensée vivante et l'expérience de celle-ci. Les passages qui s'y réfèrent sont reproduits dans ce qui suit (entre parenthèses les remarques de l'auteur de cet exposé, en italique les passages tels qu'ils se trouvent dans le texte cité) : « La difficulté de saisir par l'observation l'essence de la pensée réside dans le fait que cet être a déjà échappé à l'âme qui veut l'observer quand celle-ci veut l'amener dans le champ de son attention. Il ne lui reste alors que l'abstraction morte, les cadavres de la pensée vivante. » (A nouveau est évoquée la difficulté de faire l'expérience de la pensée actuelle ; mais cette expérience n'est pas présentée comme une impossibilité ainsi que le disait la citation tirée du troisième chapitre.) « Si l'on ne considère que cette abstraction, on est facilement tenté de se réfugier dans l'élément 'vivant' de la mystique sentimentale ou bien de la métaphysique volontariste. On trouvera curieux que quelqu'un ne veuille saisir que 'par des pensées' l'essence de la réalité. Mais celui qui arrive à posséder vraiment *la vie dans la pensée* se rend compte que la richesse intérieure et *l'expérience* calme, mais en même temps animée, de cette vie ne peuvent en aucun cas se comparer à des sentiments ou à la perception de l'élément volontaire... La volonté, le sentiment, ils réchauffent l'âme humaine aussi encore dans l'expérience postérieure à leur état originel. La pensée au contraire laisse facilement l'âme froide, elle semble la

dessécher. Mais ce n'est là que l'ombre fortement accentuée de cette réalité lumineuse et chaude que nous avons contemplée lorsque nous étions plongés dans ce phénomène cosmique. C'est par une force propre à l'activité pensante que nous pouvons nous immerger — force qui est amour de nature spirituelle. On ne devrait pas objecter qu'en découvrant ainsi de l'amour dans la pensée active on introduit un sentiment, l'amour, en elle. Car cette objection confirme en vérité ce qui vient d'être affirmé. Celui qui se tourne vers la pensée *essentielle* (vivante, et non passée) trouve en elle aussi bien sentiment et volonté, et ceux-ci, eux aussi, dans les profondeurs de leur réalité (sentiment connaissant, volonté connaissant); au contraire, celui qui se détourne de la pensée vers le "simple" sentir et vouloir y perd la véritable réalité. Celui qui de la pensée veut faire *l'expérience intuitive*, celui-là trouve aussi son compte dans le domaine du sentiment et de la volonté (9)... »

Par cette citation, le lecteur attentif pourra se convaincre qu'il s'agit ici non pas de l'observation de la pensée écoutée, c'est-à-dire de ce qui a été pensé, mais de l'expérience de la pensée vivante, actuelle. Le même problème est traité d'un autre point de vue au début du neuvième chapitre :

« Une compréhension juste de cette observation (du rapport au monde de l'homme qui fait acte de connais-

(9) Rudolf Steiner : *La Philosophie de la liberté* (GA 4), chap. VIII.

sance) arrive à la conviction que la pensée, entité complète en elle-même, peut être directement contemplée... (Ici également il s'agit manifestement d'une nouvelle forme d'expérience, non pas d'un "face-à-face".) L'observateur de la pensée vit pendant cette observation directement dans une activité spirituelle se portant par elle-même. On peut même dire : celui qui veut saisir l'essence de l'Esprit dans la forme sous laquelle elle se présente *d'abord* à l'homme peut y arriver grâce à la pensée reposant sur elle-même (10). — Dans ce qui surgit dans la conscience comme pensée, il (celui qui a pénétré dans la nature de la pensée) ne verra pas une image-copie d'une réalité, mais une entité spirituelle autonome, reposant sur elle-même. Et de celle-ci il peut dire qu'elle est présente dans sa conscience par *intuition*. *Intuition* est l'expérience consciente vécue en esprit d'un contenu purement spirituel. Ce n'est que par une intuition que la nature essentielle de la pensée peut être saisie (11). »

En opposition avec ce qui a été dit sur l'intuition dans le cinquième chapitre de « La Philosophie de la Liberté », celle-ci est caractérisée ici comme « une expérience consciente vécue en esprit d'un contenu purement spirituel ». Avec cela, l'exigence de faire l'expérience de la pensée actuelle prend une forme plus concrète : c'est

(10) *Op. cit.*, chap. IX.

(11) *Ibid.*

l'expérience vécue du processus intuitif, dont n'apparaît habituellement dans notre conscience que le résultat.

Mais *intuition* signifie être présent de l'intérieur en un état d'identité, et non de « vis-à-vis », de « face-à-face ». Cette compréhension par l'intérieur peut être clairement saisie lors de l'intuition du Moi, comme lors de toute autre expérience d'intuition. En opposition apparemment totale avec le passage du troisième chapitre que nous avons cité plus haut, Rudolf Steiner décrit cette expérience dans le second additif au chapitre « Les conséquences du monisme » : « Car si la pensée intuitive est *d'une part* un phénomène actif se déroulant dans l'esprit humain, elle est *d'autre part*, et en même temps, une perception spirituelle, accessible en dehors de tout organe sensoriel. C'est une auto-activité qui est en même temps perçue. Dans l'expérience de la pensée intuitive, l'homme aux prises avec un monde spirituel s'y trouve en qualité de sujet percevant (12). » La contradiction entre « production active » et « observation contemplative » ne pourrait être plus flagrante. En réalité il n'y a pas de contradiction, car l'intuition vécue n'est en effet ni *contemplation*, ni *observation* dans le sens courant, mais *présence*, simultanément lors de l'action, expérience immédiate intérieure. Cette présence, cette simultanéité est pratiquée lors de toute activité artistique. En effet, le chanteur n'attend pas pour observer et critiquer son

(12) *Op. cit.*, chap. X.

chant que celui-ci ait résonné, soit passé ; il serait alors bien tard pour remarquer qu'il était faux. Il l'« entend » dans le présent, et même avant que les sons aient résonné, de l'intérieur. (C'est pour cela qu'on dit justement de quelqu'un qui ne sait pas chanter, qu'il n'a pas d'oreille, quoiqu'il soit évident qu'il ne chante pas avec elle.) Être là, présent *dans* l'acte de connaissance — et non pas seulement s'éveiller dans ce qui a été pensé — signifie vivre l'intuition et non pas seulement son résultat. Cette illumination de l'acte de connaissance lui-même, le non-oubli de cet acte derrière ce qu'il a produit, l'apparition de la source de la connaissance, signifie faire simultanément l'expérience de la pensée vivante et celle du Moi véritable qui seul est capable de faire cette expérience.

La connaissance de l'ego, le moi habituel, vit grâce à la pensée ; il a besoin de ce qui a déjà été pensé (ou perçu) pour pouvoir exister, il s'appuie sur ce qui a été représenté, mémorisé, pensé, perçu.

Le véritable « Je suis » n'a besoin d'aucun appui, d'aucun fondement (Je pense, donc...). *Qui* devrait donc le justifier ? Il est la base de tous les fondements, preuves et appuis.

Le Moi spirituel

Pour la conscience habituelle, la pensée est un phénomène dont l'origine et les sources se situent *avant* la

conscience pensante. Pour pouvoir connaître ce qu'est la pensée, il faut d'abord la produire. Mais l'homme peut penser sans avoir à l'apprendre au préalable consciemment. La logique est une science descriptive a posteriori (non normative), qui décrit comment je pense. Je ne pourrais ni produire ni comprendre la logique, si au préalable je ne savais pas déjà penser logiquement. Cela paraît évident, mais est pourtant toujours oublié par les logiciens. « L'homme ne détermine pas au préalable quels rapports s'établiront entre ses pensées — cette détermination serait elle-même déjà une suite de pensées —, il ne fait qu'offrir le lieu où la liaison entre elles peut s'opérer, conformément à leur contenu qui est leur essence immanente (13). »

Mais d'où et par quoi viennent les pensées surgissant dans la conscience ordinaire ? A cette question répond toute l'œuvre de Rudolf Steiner. Sous une forme élémentaire, la réponse se trouve dans son livre « Théosophie ».

L'organe pour les intuitions pensantes est le noyau même de l'homme, appelé le Moi-esprit. « Dans le même sens que la révélation du corporel est désignée par *sensation*, la révélation du spirituel est appelée *intuition*. La pensée la plus simple contient déjà de l'intuition, car on ne peut la toucher avec les mains, ni la voir avec des

(13) M. Scaligero : *L'Aventura dell' Uomo Interiore*, Florence 1959.

yeux : il faut recevoir sa révélation à partir de l'esprit par le Moi. »

« ... Sans l'œil il n'y aurait pas de sensations de couleur ; ainsi, sans la pensée supérieure du Moi-esprit, pas d'intuitions. Et tout aussi peu que la sensation crée la plante sur laquelle apparaît la couleur, tout aussi peu l'intuition crée le spirituel, dont elle ne fit que signaler l'existence (14). »

La « pensée supérieure » signifie vivre dans la pensée cosmique vivante à laquelle l'intuition (littéralement : *l'être-là* intérieur) permet de participer. Il est vrai que cette participation devient un élément mort lorsqu'elle est réfléchi par le miroir de la conscience ordinaire ; de ce fait elle n'est pas une image fidèle de l'idée vivante. La remarque suivante montre que l'intuition vécue correspond en réalité à un niveau de conscience suprarationnelle : « Au fond, personne ne devrait confondre cette vision du monde basée sur la pensée vécue avec un simple rationalisme (15). »

Il ne s'agit donc pas d'une pensée sur la pensée. Celle-ci ne saurait être qu'un pas vers la transformation de la conscience en une conscience actualisée, à partir d'une conscience du passé (16).

(14) Rudolf Steiner : *Théosophie* (GA 9), chap. « La nature de l'homme ».

(15) Rudolf Steiner : *La Philosophie de la Liberté* (GA 4), chap. X.

(16) Rudolf Steiner : Conférence du 21-2-1918 (GA 67).

On peut maintenant se poser la question : pourquoi, dans le troisième chapitre de « La Philosophie de la Liberté », se trouve affirmée avec insistance l'impossibilité d'observer la pensée actuelle, alors que dans la deuxième partie de l'ouvrage l'expérience du processus pensant est supposée réalisée ? La réponse se trouve dans ce qui vient d'être exposé, à savoir que l'expérience de la pensée n'est pas l'observation habituelle, qu'on fait de l'extérieur, mais une expérience intérieure, une intuition vécue en son devenir. La différence a une valeur pédagogique. Il importe de le souligner : pour l'âme, même quand elle est « l'expression la plus élevée » du moi (l'âme de conscience), il n'est pas possible de *faire l'expérience* du spirituel ; dans le meilleur des cas elle ne peut en voir qu'une image non distordue. Car seul *l'esprit* peut *faire l'expérience* de l'esprit ; le doigt qui montre la lune n'est pas la lune. L'homme doit s'élever au Moi-esprit, au noyau de son être, à son Moi supérieur, pour connaître le jeu de la spiritualité dans la conscience quotidienne, la source des pensées qui s'écoulent, la pensée vivante. Il doit réaliser consciemment, ne serait-ce que par moments, son identité potentielle avec « l'organe » des intuitions, la pensée supérieure. Il peut ainsi connaître ce qui lui vient normalement de cet « organe », mais sous forme préconsciente. Or dans ce double aspect : le fait d'être voilé (pour la conscience habituelle) et pourtant d'être accessible grâce à une activité intérieure libre, réside pour l'homme le mystère de sa possible liberté.

L'EXPÉRIENCE FONDAMENTALE DE L'ESPRIT

Quand on veut entreprendre des études concernant les intérêts humains en général, le sens de la vie et du devenir du monde, ou encore les besoins liés à l'évolution de l'humanité et de différentes individualités, il est évident qu'on ne saurait partir que du point de vue de l'homme moyen actuel s'exprimant à l'aide de son langage de tous les jours. Sinon, il n'existe aucune possibilité pour cet homme de comprendre ce qu'on veut lui dire. Remarquons qu'à ce titre nous sommes tous, plus ou moins, des hommes « moyens ».

Tenons compte de ce fait que toute réflexion, même simpliste, sur les bases de la connaissance, conduit inévitablement à une vérité première, fondamentale, qui peut être résumée ainsi :

Notre savoir, toutes nos connaissances, sont obtenus par notre activité pensante et ne peuvent être conservés, exprimés et communiqués autrement que sous forme de pensées.

On pourrait peut-être objecter qu'une « simple » perception peut aussi fournir des connaissances et que dans

ce cas, aucune activité pensante ne participe à leur genèse. En réalité, une observation plus perspicace montre qu'en toute perception, la représentation de celle-ci n'est obtenue que grâce à une activité pensante, certes non observée. Sans les idées qui viennent vite et facilement, mais restent inobservées, on ne pourrait au fond rien percevoir de précis.

Celui qui observe le contenu de sa conscience peut remarquer que celui-ci est constitué exclusivement d'éléments qui sont soit des concepts, soit liés à des éléments de nature conceptuelle. Chez l'homme, la conscience de veille est de nature pensante.

Que cette constatation soit valable pour la connaissance sensorielle, cela semble évident. Mais qu'en est-il lorsque les objets de cette connaissance ne sont pas de nature sensible ? Qu'advient-il à la pensée lorsqu'elle tend à atteindre la connaissance suprasensible ?

L'impuissance de la « pensée par objets » (1), lorsqu'elle essaye de saisir des réalités suprasensibles, est patente dans l'histoire de l'humanité. Depuis les Scolastiques, et en passant par Kant, jusqu'aux premières œuvres de Rudolf Steiner traitant de la théorie de la connaissance, un fossé toujours plus large s'est creusé entre le monde des sens et celui de l'esprit, entre une connaissance uniquement dirigée vers le monde sensible et une foi concernant les réalités suprasensibles. Les

(1) En opposition à la « pensée par images ».

idéalistes allemands, même Baader et Stirner, furent incapables de jeter un pont au-dessus de cet abîme. C'est un fait que la pensée humaine, telle qu'elle s'est développée historiquement, est incapable de pénétrer dans les régions du suprasensible.

Que la connaissance du monde des sens, sous la forme que celle-ci a prise actuellement, ne suffise pas à l'humanité, cela se révèle en de nombreux faits. Qu'on réfléchisse au danger de destruction globale, aux risques courus par toute l'humanité et à l'angoisse existentielle de chaque individu. Chacun doit se poser à lui-même la question de savoir si, face à cette situation, sa faculté de connaissance est suffisante — question à laquelle la réponse doit être trouvée par chaque individu. On pourrait aussi dire : celui qui se pose cette question y a déjà répondu. — Ceci est également valable pour le cas où l'on veut laisser l'exploration du suprasensible à d'autres facultés que celle de la connaissance par l'activité pensante. Que celui qui en est capable le fasse. Tout ce qui est dit ici vaut pour celui qui constate que justement il ne le veut pas. On pourrait peut-être faire remarquer que, malgré le progrès technique, la connaissance du monde sensible *lui-même* est très incomplète. Les phénomènes de la vie échappent complètement à la connaissance, et des concepts fondamentaux de la physique tels que masse, force, énergie, champ de forces, sont loin d'être clairement définis.

Ainsi l'homme actuel se voit placé devant la nécessité d'accroître d'une façon générale ses facultés de connaissance — entreprise qui, sous la forme consciente et librement décidée, serait un fait nouveau dans l'histoire. Car jusqu'à présent le développement de ces facultés de connaissance s'est fait sans qu'intervienne une décision consciente de l'homme, mais par croissance naturelle.

Le genre de connaissance que nous cherchons ainsi à atteindre peut devenir aussi clairement conscient que la pensée, plus même et non pas moins — d'une clarté plus grande, non pas un retour à une forme de conscience rêveuse.

Comment l'homme peut-il se transformer ? Par où peut-il se prendre en main pour avancer ?

Tout ce qui pénètre dans la conscience humaine est par nature terminé ; c'est quelque chose de devenu, un terminal, la dernière phase d'un processus. Il en est ainsi des perceptions du monde sensible comme de celles du monde intérieur, de tout ce qui concerne notre vie de sentiments et de volitions. Plus encore, si nous examinons avec exactitude notre vie conceptuelle, nous remarquons qu'habituellement même les pensées et concepts ne deviennent conscients que quand ils sont accomplis, quand ils sont déjà cristallisés. Il existe toutefois une différence fondamentale entre les pensées et tous les autres contenus de la conscience. Alors que ceux-ci me sont comme donnés de l'extérieur, sans que j'y sois pour quelque chose, je me ressens comme étant le producteur

de mes pensées. Dans le monde de mes pensées, je me sens en quelque sorte libre dans mon activité. A un sentiment ou à une impulsion volontaire surgissant en moi, je ne peux plus rien changer, je peux tout au plus en modifier l'expression. Je ne participe point à leur genèse : je ne puis sentir ce que je veux. Il en est autrement pour la pensée. Je peux en avoir une vue globale ; le contenu de la pensée est pour moi complètement transparent, lumineux, alors qu'au contraire tout le reste possède un côté obscur, non transparent. Tout le reste, je le comprends à l'aide de la pensée. La pensée, c'est l'élément de la compréhension.

Dans cet élément, je me sens chez moi. Quand je dis : « je pense », cet énoncé est foncièrement différent d'un autre, qui dirait par exemple : « je me promène » ou « je mange ». Car quand je fais quelque chose d'autre, je peux suivre ce que je fais à l'aide de ma pensée ; en même temps je sais que c'est *moi* qui le fais. Tandis que si je pense, cela n'est tout d'abord pas possible. Il faut évidemment du savoir-faire, de l'éducation ou un certain âge pour que, pendant qu'on vit une expérience dans le domaine du sentiment, on puisse devenir ou rester parfaitement conscient, c'est-à-dire conserver sa pensée en activité. Au contraire, pendant qu'on pense, on est complètement adonné, uni à sa pensée, tout comme l'homme naïf se livre à ses joies et à ses peines. Ce qui veut dire : dans le domaine du sentiment l'homme moderne est plus ou moins présent en tant que sujet

conscient ; dans le domaine de la pensée il l'est beaucoup moins ; il s'identifie à celle-ci. Il y eut une époque dans l'histoire de l'humanité où l'homme s'identifiait avec ses sentiments ; les pensées au contraire étaient ressenties comme provenant de l'extérieur.

Tout cela montre clairement que c'est dans la pensée que l'homme actuel est le plus au centre de lui-même ; d'où la transparence de cette pensée. Ceci nous éclaire également sur la nature de ce centre : il doit être de même nature que la pensée.

Tout ce qui vient vers moi est fini, devenu, mort, parce que ma conscience n'est capable de saisir que cela. Je ne perçois rien de « vivant », la vie en elle-même est non perceptible pour moi. Que la fleur vive, ce n'est pas une perception, c'est un jugement, la conséquence d'un raisonnement. Je ne peux pas distinguer entre le vivant et des fleurs artificielles, des plantes ou des fruits en cire ou en papier s'ils sont bien faits. De même il faut étudier de près un animal mécanique pour constater qu'il n'est pas vivant. Il m'est bien plus difficile encore de distinguer une graine vivante d'une graine morte.

En face de tous les phénomènes, je me trouve en dehors d'eux. Ce sont pour moi des objets, c'est pour cela que je désigne ma conscience comme objective, ou conscience par objets. — Il n'en est pas ainsi pour ma pensée. Celle-ci ne peut se faire sans qu'intervienne mon activité. Je ressens qu'en tant que sujet je suis immédiatement derrière elle. Je ne suis pas à l'extérieur d'elle, la

pensée n'est pas en face de moi. Tout, sauf elle, je le subis. Pour la pensée je suis source.

A ce sujet surgissent pour moi deux questions : 1) Qui suis-je donc au fond, moi qui me ressens et me désigne comme sujet de ma pensée ? 2) Ne pourrais-je pas poser un regard *sur* ma pensée comme je puis le faire pour ma vie de sentiment ? Mais alors mon sentiment du moi devrait se détacher aussi de la pensée, se défaire de son identification avec elle ? En quoi consisterait alors ce sentiment du moi ? — J'examine d'abord la première question.

L'homme vit, agit, pense (consciemment ou simplement tacitement) comme s'il disait : Je suis corps. Je suis âme, sensation, action et pensée.

Quand l'homme parle ainsi, ressent ainsi, il vit dans la contradiction. Car je ne puis être que « moi », non pas celui qui se ressent comme étant tout cela, mais celui qui pense, reconnaît, exprime tout cela, toutes ces constatations. Je ne puis désigner quelque chose en dehors de moi, ne serait-ce que l'esprit, le corps, l'âme et dire : cela, c'est moi. Car *moi* ne peut être que celui qui le dit. — En parlant ainsi, j'énonce la contradiction dans laquelle je vis. Cela, je le fais en tant qu'homme moderne, que je le sache ou que je l'ignore. Je ne fais pas l'expérience de mon être le plus intime. Cet être n'est pas conscient de lui-même, il se prend pour quelque chose ou quelqu'un d'autre : pour un corps, une âme, mais surtout pas pour un « moi ». Car mon ego actuel ne peut

même pas se représenter que quelque chose puisse exister qui ne serait pas actuellement perceptible pour moi. Or tout ce que je tiens pour mon être, ce sont des objets, du non-Moi, de l'« autre ». Je m'identifie à eux. Ils servent au sujet que je suis pour s'identifier avec eux et se reconnaître ainsi en tant qu'objet, parce que de prime abord il ne peut pas se voir et se reconnaître autrement. Le sujet a tout d'abord besoin d'un miroir pour pouvoir se voir. Il se regarde dans ce miroir, voit l'image et dit : cela, c'est moi. Les « enveloppes » de l'être, le corps, l'âme, la pensée, sont ce genre d'images réfléchies. Je me tiens pour l'image tant que je ne ressens pas ce que cette opinion a de contradictoire.

Tôt ou tard, la souffrance qui provient de cette contradiction me renseigne et m'apprend que je ne suis pas l'image réfléchie, mais celui qui la voit, celui qui se reconnaît dans la glace ; plus, je suis celui qui se place lui-même dans la contradiction et se croit confronté avec l'image réfléchie.

Que pour cela je n'aie pas besoin d'un vrai miroir, cela tient au fait que mes « enveloppes » sont déjà des miroirs. Si mon corps n'était constitué que d'un œil unique, je ne pourrais « me » (celui que je crois être) voir sans un miroir réel. Pour arriver à être conscient de moi-même, j'aurais réellement besoin d'un miroir. Sur-tout si un démon me le présentait perpétuellement : cela me convaincrat que je suis l'image. Or, notre miroir permanent, c'est notre corps, notre âme, que nous

portons toujours avec nous. Je me ressens en eux : « C'est eux, mon Moi. » Vivre en eux est la conséquence de mon éducation, du niveau d'évolution de l'humanité actuelle ; je m'identifie avec ces enveloppes. Elles font bien plus intimement partie de moi qu'un miroir extérieur.

Je suis corps, je suis âme ; ce sont là des pensées. Tant que je vis conformément à elles, sans me les rendre pleinement conscientes et les formuler, je vis sans contradiction manifeste. Je suis réellement âme, réellement corps. Mais dès que cela est pensé et prononcé, la contradiction naît en moi et devient manifeste. Et cette contradiction flagrante m'incite à la recherche.

Je cherche le véritable sujet. Une première constatation sur le chemin, c'est qu'en vérité je ne puis être corps, car le corps ne parle pas, ne pense pas, ne peut dire : je suis. — Je ne puis être âme ou vie de sentiments, car ceux-ci viennent et passent et pas plus que le corps, ils ne peuvent énoncer : je suis. De même une perception ne saurait parler ou penser ou devenir par elle-même une pensée, c'est-à-dire s'élever au niveau de la conscience. C'est donc *moi* qui, à partir des perceptions, produis des pensées et les élève ainsi à la conscience.

Je ne suis pas corps, mais celui qui pense cette identité ; je ne suis pas l'image réfléchie, mais celui qui la voit.

L'œil est indispensable à la vision. Mais ce n'est pas l'œil qui voit. C'est moi qui vois ce que l'œil transmet.

L'œil est presque uniquement appareil optique, lentille et chambre noire, produisant une image renversée. Or cette image dans la chambre noire doit être vue par quelqu'un.

La pensée pure m'apprend donc que derrière toutes mes activités se trouve mon « moi », sujet de l'activité. Mais je ne puis rien indiquer qui serait « moi », ni rien montrer que je serais moi-même. Car tout ce qui pourrait ainsi être montré serait quelque chose en dehors de moi, même s'il s'agissait de quelque élément immatériel. Le moi, le centre ne peut être montré : il est invisible dans un sens supérieur. Il n'est pas visible parce que c'est lui qui voit. Il n'y a que le moi lui-même qui peut voir.

Je ne suis pas corps, je ne suis pas sentiment. C'est la pensée qui est la plus proche de moi, car je la produis sans trop savoir comment, et elle est « transparente » pour moi et pour les autres êtres pensants. Tandis que je regarde ces pensées, que je les vois devant moi, en face de moi, ce que je peux tout d'abord observer en elles est fini, mort, c'est du passé, comme tout ce qui a été déjà perçu. Donc c'est du non-moi, comparé à celui que je suis : le sujet présent derrière toutes mes activités, sujet permanent.

Ainsi, par la pensée pure, observatrice, j'élimine tout le contenu de mon moi véritable. Je dépose une enveloppe après l'autre. Et ce qui reste est un néant : je ne puis tout d'abord donner aucun contenu à mon moi, ni

en découvrir en lui ; car tout paraît se trouver en dehors de mon moi. La seule chose que je puisse dire de ce moi, c'est qu'*il est*. Il est le vrai sujet, la source ponctuelle de mes actions et surtout de mes pensées. Mais cette source ne peut tout d'abord dire d'elle-même que : je suis.

Le grand spectre du monde, dans lequel je vivais jusqu'à présent, se contracte en ce point unique, sans dimension, du « je suis ». Ce point n'a pas de volume, pas de contenu hors de lui. Ainsi je fais l'expérience que par la pensée pure je ne puis rien savoir du sujet que je suis, rien connaître de mon centre sauf qu'il existe. Ce point existant est la source de mon être et de ma conscience. Ce néant est mon noyau vivant. Peut-être que cette graine peut germer. Peut-être les rayons du spectre du monde, qui se concentrent et se croisent dans cette graine peuvent-ils, je ne sais ni où ni comment (mais certainement pas à l'aide de la pensée pure), resurgir de ce centre, de l'autre côté de l'espace, dans l'espace intérieur du monde.

Après avoir compris grâce à la pensée pure que le sentiment habituel de mon moi est au fond incorrect — on pourrait aussi dire trompeur (car normalement je ne peux trouver pour mon centre qu'un point), je m'applique maintenant au problème de découvrir à ce centre tout de même un contenu. En découvrant ce centre par la pensée pure, je ne suis pas dans ce centre. Je sais seulement qu'il existe. Maintenant je voudrais le recher-

cher, m'y rendre moi-même. Jusqu'à présent je me ressens comme étant corps, âme, pensée ; maintenant je voudrais faire l'expérience de mon moi pur — et pas seulement en savoir quelque chose. Car avec ce simple savoir je reste le même que celui que je fus.

Derrière toutes mes activités se trouve mon centre. Ces activités, je les observe à l'aide de la pensée qui est l'activité la plus proche de moi. Or, la pensée est aussi le plus près de mon centre ; c'est pour cela qu'elle est si transparente pour ce centre. Je peux absolument tout observer avec la pensée, sauf la pensée elle-même. Quand une pensée observe quelque chose d'autre, je m'identifie à cette pensée. Du moins je le ressens ainsi.

Les pensées, les concepts qui sont formés, créés, fabriqués par moi sont *une chose*, mais *une autre*, c'est le processus, la force grâce auxquels les pensées, concepts et idées se forment en moi. La conscience ordinaire vit dans ces pensées, concepts et idées, mais le processus grâce auquel ceux-ci apparaissent est pour cette conscience aussi peu clair et inconnu que la genèse d'autres contenus. Or, ayant justement découvert dans la pensée l'activité dont nous devons nous considérer comme le producteur, il semble évident que nous ne voulions plus nous contenter d'observer son produit final, mais son devenir, le processus qui conduit à ce produit. Nous détournant des concepts et des idées, nous nous tournons vers la force qui les engendre et vers le processus même de cet engendrement. Notre centre est présence

permanente. Dans notre conscience, au contraire, n'apparaît que ce qui est passé, mort, tandis qu'avec l'observation du processus pensant, nous nous approchons de ce qui est présent, c'est-à-dire vivant.

Il est clair qu'avec l'observation de l'activité pensante, nous touchons le deuxième problème évoqué plus haut, à savoir notre identité avec la pensée, et par là l'existence d'un centre qui s'appuie tout d'abord sur la pensée et se ressent grâce à elle. Le centre s'élève aussi au niveau du sujet pensant.

Mais cette démarche vers l'observation de la pensée elle-même ébranle les bases de notre conscience. Car observer quelque chose avec quoi on se sait d'abord être identique implique la dissolution de cette identité. Quoiqu'il en soit, en se considérant ou en se ressentant comme différent de l'objet qu'on veut observer, on a déjà fait la plus importante partie de la démarche. Car, s'il y avait identité totale, la possibilité de se détacher de cette base ne pourrait même pas être remarquée ; une telle idée ne pourrait même pas germer en nous. C'est là l'état de conscience de notre vie de tous les jours : ou bien nous nous trouvons complètement en dehors des faits, que nous pouvons alors bien observer, comme de simples spectateurs ; ou bien nous nous noyons en eux, et alors le fleuve des faits nous emporte, nous sommes nous-mêmes ce fleuve, nous devenons nous-mêmes joies ou peines, nous n'observons rien. Dans le premier cas nous sommes des spectateurs indifférents, abstraits ;

dans le deuxième des participants naïfs, naturels, des événements.

Vue ainsi, l'observation de notre propre activité pensante présente des difficultés importantes. Tout d'abord nous ne pouvons l'observer qu'après coup, c'est-à-dire la pensée écoulee, donc ses traces : les pensées produites. Il paraît être tout d'abord sans espoir de procéder en même temps à la production et à la contemplation, d'autant plus que dans ce cas le moyen de l'observation serait le même que son objet, c'est-à-dire la pensée. En outre le sujet aussi de ces deux activités devrait être le même. Qu'il soit permis d'illustrer la possibilité d'une activité et son observation simultanée par une comparaison : quand nous assistons au théâtre à la représentation d'un drame qui nous saisit et nous touche profondément, nous sommes dans une situation qui ne correspond à aucun des comportements extrêmes que nous venons de citer. Certes, nous ne sommes que spectateurs, mais pour cela nullement indifférents, sinon le drame ne pourrait avoir de l'effet (par exemple l'effet de purification, de catharsis). D'autre part, quoique spectateur non indifférent, nous ne nous identifions pas totalement à l'action dramatique : nous restons tout de même spectateur. L'action dramatique qui exerce peut-être un effet purificateur sur le spectateur agirait tout autrement sur lui s'il devait la vivre en réalité. Les planches absorbent le poids de l'expérience que le sujet devrait porter lui-même s'il était dans la vie ; de sorte

qu'il lui reste la force de demeurer dans l'action conscient de sa propre individualité. Ainsi il est spectateur et en même temps aussi acteur. Est-ce que l'action purificatrice n'est pas justement due à cette situation ? Si l'on poursuit plus loin l'examen de cette situation, on arrive à la philosophie et à une compréhension plus profonde de l'activité artistique en général.

Etre en même temps spectateur et acteur est pour ainsi dire une donnée du théâtre, provoquée par les circonstances extérieures. L'observation du processus de la pensée pose une exigence plus difficile à remplir, car dans ce cas il s'agit non seulement d'être acteur, mais en même temps d'être spectateur et producteur.

Nous n'allons pas entrer ici dans la technique de l'observation de la pensée, mais nous contenter de signaler les traits et résultats marquants d'un tel exercice.

L'observation de la pensée ne se pratique par aucun autre organe que par la pensée elle-même. La pensée doit devenir si forte et autonome qu'elle prenne pour le sujet (pensant) un caractère de réalité analogue à celui d'une perception extérieure. Ce but est atteint par des exercices de concentration, si cela est nécessaire (et pour la plupart des hommes modernes c'est nécessaire !). A la fin de la concentration il y a toujours une idée pure, qui n'a donc pas de rapport immédiat avec le monde des perceptions. Plus cette idée devient pure (dans le sens philosophique) et dématérialisée, moins elle porte avec elle des éléments de perception. Ce sont ces derniers qui

cachent le processus pensant à la pensée elle-même ; ils se placent devant elle comme des surfaces impénétrables, quoique placées là par la pensée elle-même il est vrai, par une pensée qui s'exprime au contact du monde des perceptions (sensibles), l'impénétrabilité étant une propriété fondamentale du monde matériel, sensible. Une pensée (donc de nature spirituelle) est pénétrable pour la pensée. La transparence de l'idée pure, *ne* cachant justement *pas* le processus de formation des idées, c'est cela qui permet au sujet (pensant) d'y accéder et de l'observer.

Ce processus d'observation est fondamental pour deux raisons : primo : grâce à de tels efforts, souvent de longue durée, il se forme un *sujet* qui ne s'identifie pas avec la pensée, donc qui ne s'y noie pas, qui n'a pas besoin de s'appuyer sur elle pour exister et pour connaître sa propre existence. Comme ce sujet sait observer la pensée, il est indépendant de celle-ci ; il a ainsi déposé sa dernière béquille, sa dernière enveloppe : il ne s'appuie sur rien, il *est*. Il est essence en soi et pour soi, une entité. C'est un Moi, qui se sait indépendant du corps, de l'âme, de la pensée et qui de ce fait *est* aussi indépendant de ceux-ci. Car la pensée est encore quelque chose d'extérieur pour ce Moi. Celui-ci n'est rien en dehors de lui : le Moi est existant dans le sens absolu, un être primordial, spirituel, qui tire de lui-même le sens de son existence. Comme ce Moi est un être spirituel vivant (c'est-à-dire totalement transparent pour lui-même), il est capable

d'engendrer la spiritualité morte, congelée : autrement dit les pensées, concepts et idées. L'esprit est élément de compréhension, de transparence. Les pensées, une fois produites, sont de la spiritualité pétrifiée. Les idées sont produites par l'esprit vivant, le Moi, qui est la source, la porte à travers laquelle les idées s'écoulent et coagulent. Ainsi, lorsqu'il observe la pensée, notre Moi accomplit *l'action primordiale de l'esprit*. Il se reconnaît lui-même et par cela il se crée lui-même. Il (le Moi) se reconnaît comme esprit, qui est conscient par lui-même ; car il n'y a pas d'esprit inconscient. La nature, et aussi nous-même, tant que notre centre ne rayonne pas encore, c'est de l'esprit (inconscient) qui dort, donc du *non-esprit*. Avec l'apparition du point central dans la sphère des processus psychiques naît le premier germe de notre Moi supérieur, véritable, dont notre moi ordinaire, habituel, notre ego, n'est que l'image reflétée, déformée. Ce qui apparaît dans cet éclair n'a pas besoin de miroir pour se connaître et se reconnaître : c'est le Moi spirituel, c'est le Moi-Esprit.

Le deuxième point de vue qui indique le caractère fondamental de cet événement, c'est que, lors de l'observation de la pensée, on perçoit pour la première fois quelque chose de vivant, la vie elle-même et non pas seulement ses effets sensibles. Les concepts, les pensées sont morts ; ils sont de la spiritualité cristallisée, des produits achevés. Dans l'intuition (philosophique), je fais l'expérience de l'éclair vivant, intemporel, de la vie,

origine de tous les concepts. Cette intuition est aussi l'archétype de toutes les intuitions supérieures. Ce qui est vivant dans la pensée, ce n'est pas le concept mais la relation entre deux concepts, l'état pré-pensant encore fluant qui engendre les pensées. C'est cette supra-conceptualité dont l'entité vivante se brise et se fige en concepts particuliers.

Je pense — Je sais que j'ai pensé — Je pense le savoir que j'ai pensé.

Ces pensées ou succession d'idées sont interrompues par de subtils intervalles, qui soit séparent, soit unissent ; ils constituent l'être-même de la pensée, l'affinité, la parenté non exprimée entre les concepts, leur arrière-plan caché. Habituellement je n'en fais l'expérience que sous la forme d'un vide dans le temps ou d'une continuité par laquelle la pensée se manifeste. Cette expérience négative se maintient jusqu'à ce que je sache observer la pensée. Alors ce silence, ce mutisme des intervalles entre les concepts se révèlent à moi comme la (véritable) vie pensante, comme la matrice des idées.

La pensée en tant que processus, c'est la vie qu'habituellement je néglige de voir. Cette force qui fait apparaître chez l'homme les concepts et idées, c'est la même que celle qui fait que la vie est vie. Le Moi, le véritable centre de l'homme, est constitué par cette substance. C'est la substance primordiale du monde et de tout être. « Toutes choses ont été faites par lui, et rien de ce qui a

été fait n'a été fait sans lui » (Jean 1, 3). C'est la raison pour laquelle je peux connaître ce monde, même avec la pensée habituelle qui n'est qu'ombre morte de cette vie. « En lui était la vie, et la vie était la lumière des hommes. Et la lumière brille dans les ténèbres » (Jean, 1, 4).

Jusqu'à présent le sentiment du moi était uniquement constitué de réponses — réponses à des stimuli, des sentiments, des idées —, je me ressentais *moi* en tant que j'étais excité à répondre, à réagir. Par la réaction l'ego signale sa présence. Mais le *moi* n'a besoin de rien pour se ressentir et se reconnaître. C'est là une re-connaissance absolue, complètement transparente (pas une confrontation) ; c'est l'archétype de la connaissance intuitive absolue, dans laquelle le sujet se noie dans l'objet — non pas inconsciemment comme dans le stade antérieur du développement du moi, mais resurgissant en même temps avec une nouvelle conscience. Et parce que là le *Moi est* réellement, il peut complètement se faire connaître, *il* est capable de dévouement, il possède quelque chose qu'*il* peut donner. Il peut plonger complètement et consciemment dans ce qu'il veut connaître. (L'amour peut devenir organe de connaissance.) Connaissance et Amour deviennent courant de vie.

Les pensées abstraites sont froides, n'éveillent aucun sentiment. Elles se sont purifiées du sentiment instinctif. Elles ont formé ainsi l'étape préliminaire à la pensée pure. Les idées vécues sont en même temps des expériences affectives. Désormais les idées ne sont plus engen-

drées par le sentiment, mais inversement ce sont les idées qui, grâce à leur contenu, font surgir un sentiment. Ce qui est « vécu », c'est la pensée quand elle peut s'observer elle-même. La perception de la pensée la délivre de l'abstraction dans laquelle elle avait été plongée en éliminant les perceptions sensibles.

Il a été donné par nature à l'humanité que le monde lui apparaisse comme *objet*. Elle a ressenti le moi placé vis-à-vis du non-moi, ce non-moi étant le monde. L'homme a pu apprendre ainsi à avoir avec l'objet, dans une certaine mesure, une relation libre, et de la sorte est né le *sujet* connaissant. Cela s'est passé sans qu'intervienne l'initiative personnelle de l'homme, mais par un mouvement naturel, car est naturel chez l'homme tout ce qui, en lui et autour de lui, n'est pas provoqué par sa conscience. Le sens de ce processus fut de lui inculquer une certaine attitude vis-à-vis de l'objet, une relation libre ; on est tout à fait indépendant à l'égard de l'objet que l'on observe activement.

Mais le véritable objet, c'est la pensée elle-même. En fait, il ne s'agit pas de penser à la pensée. Certes on peut le faire, mais cela ne sert pas à grand-chose du fait que l'on continue à penser de la même façon au même niveau. Certes, on peut éventuellement peindre la peinture, mais cela ne sera toujours que de la peinture. — Ce dont nous parlons est une observation, une perception (il est vrai non sensorielle). Sans elle nous resterions enfoncés dans la pensée abstraite (parce que privée de perceptions).

Par l'expérience du Moi, nous réalisons la première expérience spirituelle de l'homme moderne. Sans elle, il est difficile, sinon impossible de répondre à la question ; qu'est-ce que l'Esprit ? Car ce dont nous n'avons pas l'expérience, nous nous le représentons conforme au modèle de ce que nous avons expérimenté. C'est pour cela que ce qui est exprimé sous forme d'image ou de parabole par l'investigateur spirituel, est souvent mal entendu. Tant qu'on ne se représente l'esprit, l'âme, l'éthérique que sous la forme de substances très subtiles — spatiales ou temporelles —, on est loin de comprendre leur véritable nature.

On retire du contact avec son vrai Moi — et cet événement est tout près de se réaliser pour l'homme moderne —, la certitude d'une existence purement spirituelle, sans substance, immatérielle, comme l'est le monde des pensées. Fort de cette expérience du Moi, on évite de se représenter cet être spirituel (dont parle l'investigateur clairvoyant) de façon spatiale, matérielle. D'autre part on passe par une expérience cognitive au cours de laquelle on ne se trouve pas en face d'un objet. Le face-à-face a bien été pratiqué quand il s'agissait de connaître dans le monde sensible ; il ne peut donc plus servir pour la connaissance de l'esprit. Car dans ce cas il n'y a plus de vis-à-vis ; là, il n'y a que présence consciente de soi-même, identification consciente, union avec l'objet de la connaissance, interpénétration. C'est comme pour les pensées d'un autre homme, on ne

les connaît que si on les pense soi-même, et si par là on s'unit à elles et se les approprie. On ne peut connaître l'esprit qu'en devenant *un* avec lui. La position de « vis-à-vis » ne convient que pour des objets sensibles (même s'ils sont de nature intérieure). Nous ne pouvons pas nous placer en face de l'Esprit, il devient immédiatement non-esprit. L'esprit ne peut être en dehors de nous ; s'il l'était, il serait non-esprit.

Il s'ensuit que la Science spirituelle, elle non plus, n'est ni un objet ni un savoir vers lequel on se dirige pour peut-être l'atteindre un jour. Si l'on a cette opinion, on oublie le rôle joué ici par notre propre pensée, notre esprit. C'est moi, ma pensée, qui choisit pour moi cette Science de l'Esprit. C'est moi, ma pensée, mon jugement qui trouvent juste ce qu'elle enseigne ; qui donc d'autre le pourrait ? La Science spirituelle est, ou devrait être, pure activité vécue. Elle n'est ni enseignement, ni doctrine. Elle représente une possibilité pour l'homme moderne, dans le centre éveillé, vécu de son être. L'étudiant de la Science spirituelle doit progresser de sa pensée dialectique même la plus subtile vers l'expérience de l'esprit, sinon le tout reste seulement savoir, foi, mais une foi qui ne se reconnaît pas comme telle, qui est donc plutôt incroyance, superstition. Dans la connaissance de l'Esprit, l'homme n'est pas spectateur ; lui seul peut dé-couvrir sa propre activité en tant qu'esprit. Alors il peut dans cette activité faire l'expérience de la spiritualité objective du monde. Les écrits des investigateurs de

l'Esprit sont aujourd'hui encore, malgré la plus grande publicité, des écrits occultes, il faut en posséder la clé.

Cette clé se trouve dans l'observation de la pensée telle qu'on vient de la décrire ; de toute façon elle en est un chemin d'accès sûr. La pensée habituelle se déroule au moyen de la perception sensible. Elle chemine dans l'espace et le temps de concept en concept. Dans l'intuition idéale, nous percevons quelquefois l'éclair qu'émet hors temps et espace l'esprit vivant. Et souvent il faut beaucoup de temps à la pensée pour assimiler et exprimer ce qui a été perçu dans l'éclair. Cet éclair est comme un spécimen de l'atmosphère qui règne dans la région d'où notre Moi tire son origine. Nous nous rapprochons d'elle par l'observation de la pensée.

Autrefois l'homme disait : Je pense, donc je suis. Il ressentait dans la pensée son être propre en sécurité, ancré et protégé. Mais celui qui est capable de faire l'expérience de son Moi, en dehors, c'est-à-dire indépendamment de la pensée, qu'est-ce qu'il dit ? Il n'a plus besoin d'appui pour être — son essence, son être propre est garanti par lui-même. Ainsi il peut prononcer la parole primordiale : Je Suis.

CONCENTRATION ET CONTEMPLATION

Le but final de la concentration est la contemplation, la réalisation d'un Moi qui fait l'expérience de sa propre activité pensante, c'est-à-dire qui la contemple en même temps qu'il la produit. On ne peut s'approcher de ce but que par des « détours », parce que la « pensée en soi » ne peut tout d'abord apparaître que liée à un thème, et parce que le Moi n'est tout d'abord présent que sous forme d'image réfléchie. La représentation du Moi identifié avec ses enveloppes est ressentie comme ego. L'ego doit penser *quelque chose*, mais il ne peut le faire directement ; il ne peut penser qu'*autour de quelque chose*. S'y exercer sans être troublé est le premier pas de l'exercice.

Au moment choisi pour le faire, on doit être aussi éveillé que possible, calme et décontracté. Tout dépend des individus. Il faut essayer prudemment de trouver le meilleur moment au cours de la journée ou de la semaine. Assis (non couché), détendu, dissolvant consciemment toute crispation corporelle, objectivement, sans « auréole autour de la tête », on fait l'exercice tout

comme on se mettrait par exemple au piano pour s'exercer. (Il n'y a que pour le dilettante que l'art est « sacré » ; s'il n'a pour l'art que du respect, il n'arrive à rien.)

Concentration sur un objet

L'objet doit être une chose simple, faite de main d'homme, et non pas un objet naturel (comme par exemple une plante), car celui-ci est tout d'abord impénétrable. C'est pour cela que l'objet ne doit être pensé que par rapport à sa fabrication, et non par rapport à sa matière. Il doit être lui-même sans intérêt, indifférent, de même, esthétiquement, il ne doit pas déclencher d'émotions comme du plaisir ou du déplaisir. Qu'on ne le regarde pas, mais qu'on le pense ! Il est conseillé de fermer les yeux. L'observation de l'objet empêche la concentration qui doit être exclusivement l'affaire de la pensée. Les pensées tournent autour de l'objet : forme, couleur, fabrication, fonction etc., sont pensées. La représentation de l'objet sera formée et décrite de mémoire. La pensée doit non seulement être débarrassée de toute distraction, mais également ne pas être troublée par elle-même ; ce qui doit être maintenant pensé ne doit pas projeter son ombre en avant ; ce qui a déjà été pensé auparavant ne doit pas être ramené par le souvenir, car cela ne serait plus de la pensée. Que celle-ci se déroule

résolument dans le présent, si possible (mais cela est presque impossible à réaliser) par une volonté continue, d'intensité constante. Se souvenir de la pensée d'hier distrait, rend l'exercice ennuyeux et mène à changer de sujet après quelques jours. Se souvenir de ce qu'on a déjà pensé une fois n'est pas de la pensée. Ce qui a déjà été pensé une fois est aussi bien distraction, quand cela nous revient, que tout ce qui ne provient pas de la pensée actuellement voulue. On peut penser chaque jour exactement la même chose sans remarquer qu'on se répète. Car hors de la pensée actuelle, toute autre est oubliée, elle n'existe pas.

La volonté ne doit pas mener à une crispation, car dans ce cas la pensée s'éteint immédiatement. La crispation se produit généralement lorsqu'on se défend contre les distractions. C'est pour cela qu'il est important de penser tout d'abord une petite suite de pensées à contours bien précis : « La cuillère est en argent. Elle a un manche et... Elle sert à... Elle est faite par moulage ou par estampage... » Si des distractions surgissent, qu'on essaie, sans s'en défendre, de rejoindre à travers elles le thème. Lutter contre elles les placerait au contraire au centre de la conscience et délogerait ainsi le thème choisi.

La distraction peut aussi consister à laisser « vagabonder les idées » loin du thème. Si l'on s'en aperçoit, qu'on s'arrête et qu'on essaie de trouver les associations d'idées qui ont été à l'origine de la distraction. Si on ne

les trouve pas, qu'on revienne au thème. Des distractions, des idées ou des images perturbantes peuvent surgir à côté du déroulement volontaire de la pensée. Qu'on essaie tout d'abord de ne pas les repousser, mais de revenir simplement au thème. Si cela ne réussit pas, qu'on regarde « par-dessus l'épaule » de ce qui a dérangé. Si cela non plus ne sert pas, qu'on examine alors exactement l'image troublante pendant un instant, et qu'on retourne ensuite au thème.

Chacun est libre d'user de techniques individuelles pour maîtriser les distractions. Mais le mieux est encore de continuer son idée sans se faire de soucis. Cela ne fait rien s'il y a toujours des représentations qui dérangent. Peu à peu elles diminuent. (Un pianiste peut frapper la touche à côté. Ce n'est pas tellement important ! Un jeu dans le noble sens du mot.)

Quand on en est arrivé là, le pourtour du thème se resserre de lui-même, il devient toujours plus petit. La pensée se fait plus intense. On n'a plus besoin de tant d'« étoffe » pour s'en tenir à son thème. Cela se fait tout seul. La pensée commence à vivre. La volonté qui au début *voulait* du dehors saisir la pensée, revit en elle spontanément et se transforme en un vouloir qui « déroule » la pensée du dedans, parce qu'elle s'identifie à elle. A partir de ce moment-là, l'exercice se fait dans la joie, qu'il « réussisse » ou pas. Un exercice manqué peut être très valable, car cette union de la pensée avec la volonté peut se faire en des instants qui échappent au

temps. Peu à peu, on ne *veut* plus, on le fait. Cela devient un *jeu*. On ne *veut pas jouer* : on *joue*. Une « félicité » apparaît, tout devient aisé et naturel. Mais cette félicité n'est pas à retenir, elle n'est pas un état durable qui emplirait la conscience, et qui ne ferait que nous distraire. Il n'existe — et c'est cela l'idéal — rien d'autre hors du thème. Le thème est le seul et unique objet de la pensée, et non pas par exemple la réussite ou l'échec de l'exercice. De même les recommandations (concernant l'exercice) ne doivent pas préoccuper. « Plus je remarque ce que je fais, moins je le fais. » La concentration prend son propre essor.

Au fond, la réussite de l'exercice est moins importante que l'exercice lui-même. Si l'on se met dans la disposition de « joueur », cela réussit bien mieux. Si les distractions qui surviennent sont très intenses et résistent aux moyens indiqués ci-dessus, on peut réduire la durée de l'exercice au minimum, par exemple à une ou même à une demi-minute. Quand on arrive peu à peu à pratiquer l'exercice en pleine concentration, sa durée peut être allongée. — Toutes ces recommandations ont un caractère général ; chacun doit trouver par expérience sa propre façon de faire.

Si les distractions ne veulent pas se faire plus rares, qu'on fasse alors des pas encore plus petits, en prenant des sujets plus brefs, éventuellement en les pensant chacun par exemple deux fois, mais il faut vraiment *penser*, ne pas répéter.

Le cercle dans lequel la pensée se meut autour du thème devient de lui-même toujours plus petit, alors qu'en même temps la pensée devient plus intense, et même plus lente. Ce ralentissement se fait de façon correcte lorsqu'on arrive à se détacher de la pensée-parole. En effet, tout d'abord on pense en paroles et en images. Lors de l'intensification, on arrive de plus en plus à penser *le thème*, et non seulement les mots et les représentations. La pensée-parole exige beaucoup de substance, sinon elle s'arrête, car cette pensée ne dure que le temps exigé pour réciter et se représenter intérieurement les paroles. Plus celles-ci sont abstraites, plus vite cela se fait. C'est pour cela qu'il faut éviter au début de prendre pour thème quelque chose de conceptuel (la bonté, le triangle), mais au contraire un objet concret (par exemple une cuillère avec monogramme). L'objet sera décrit, représenté et si possible vu intérieurement, de même que toutes les autres idées le concernant. Parallèlement à cette intensification, les mots sont évacués de plus en plus. La pensée devient plus intense parce qu'elle s'appuie sur toujours moins de substance.

Ce qui vient d'être exposé sur ce premier degré de concentration peut être complété de façon presque illimitée. Il est utile de fixer par écrit, à titre complémentaire, les nouveaux renseignements qu'on tire de l'exercice et qui concernent sa technique. C'est ainsi qu'on peut, par exemple, apprendre qu'on est tout d'abord tenté de penser de façon non pas continue mais intermit-

tente : on pense une « phrase » (c'est-à-dire un motif), puis on se repose et alors seulement une deuxième phrase. Le danger existe d'être distrait pendant ce « repos ». Il faut donc essayer de se concentrer de façon continue, pour éviter que la concentration ne se dégrade en images sans grand rapport les unes avec les autres, autrement dit en une non-pensée.

Certaines personnes pensent plutôt en images, en représentations, d'autres penchent plutôt vers le mode abstrait. Il est conseillé de s'exercer sur les deux modes de concentration, par exemple en les alternant chaque jour. Le mode imagé sert aussi comme étape préparatoire pour l'imagination, tandis que l'abstrait (non imagé) entrera en fonction à la deuxième étape de la concentration.

Si l'exercice réussit à peu près, si on le fait avec plaisir, sans s'ennuyer et si l'on peut rester sur une représentation sans penser trop de mots, alors on peut passer à la deuxième partie, ou deuxième degré de l'exercice. Mais bien entendu le premier degré fait partie de l'ensemble, et si l'on s'exerce intensément la suite vient d'elle-même.

Vision de l'idée

On passe avec continuité du premier au second degré de la concentration. En effet, si la possibilité de réduire le cercle des idées se présente, on peut la faire progresser

consciemment. On transforme l'objet de la concentration en une idée ou un concept pur, c'est-à-dire qui ne contient plus d'éléments de représentation ou de perception, mais qui est l'élément « commun » grâce auquel nous « reconnaissons » que tous les objets individuels de perception correspondants font partie de ce concept. Prenons par exemple comme thème, pour le premier degré de la concentration, un verre à boire ; le deuxième degré pourrait alors commencer par la représentation pensée des nombreuses exécutions possibles d'un tel verre, depuis la coupe jusqu'au verre à liqueur, pour saisir ensuite ce que tous ces « exemplaires » ont en commun. Car ce n'est que cela, ce caractère commun, qui nous autorise à nommer verres tous ces exemplaires malgré leurs différences. Au fond, nous avons tous fait une fois dans notre jeunesse l'expérience inconsciente de ce concept ou de cette idée. Maintenant nous pouvons la faire consciemment. Cette idée ne contient pas d'éléments de perception, car ceux-ci appartiennent aux différents verres.

Cette idée pure devient maintenant thème de la concentration. Il est évident que cette idée est tout d'abord formée par la pensée-parole, mais en tant qu'idée, elle n'a plus rien de « verbal ». Elle est plutôt image, mais non pas image qui ressemblerait à une perception sensorielle. A ce niveau, l'idée et l'image se confondent, sont unies comme elles le furent à l'origine, lors de la première production, de la première création

d'un verre. En tant qu'intuition, le concept et l'image, l'idée et la représentation étaient non séparés. Il en est de même lors de toutes les « inventions » originales, fondamentales, de même pour les intuitions cognitives des enfants et parfois aussi des adultes.

L'idée ainsi acquise, devenue thème de la concentration, possède deux importantes propriétés. La première, c'est que cette idée est « transparente » pour la pensée comme l'est une formule mathématique ou une figure géométrique. Une représentation-perception (un verre dans notre exemple) n'est jamais entièrement transparente pour la pensée, c'est *pour cela* qu'elle est perception et non pas concept ou idée. Par sa nature même, une représentation « recouvre » le processus pensant, qui « est » idée pure. — La deuxième propriété de cette idée est qu'elle n'est jamais « finie » ; il n'y a pas de « déchet mort ». Car ce n'est que grâce à sa production permanente que cette image idéale existe dans la conscience. L'idée n'existe que dans le processus de sa production originelle. Il en est tout autrement pour la représentation. Celle-ci est rappelée comme un souvenir dans la conscience et peut alors être regardée. Cela n'exige pas l'activité intense évoquée plus haut, indispensable à la production et à la genèse d'une idée. L'idée pure est toujours circulation, courant de la pensée. Elle coule comme la lumière ou la musique. C'est pour cela que l'on peut dire : le thème et la pensée sont devenus *un*. Le thème n'existe pas en dehors de la pensée. En se

concentrant sur le thème, on observe en même temps sa propre activité pensante.

On ne doit absolument se concentrer que sur le thème. La pensée « maintenant j'observe mon activité pensante » ne doit pas surgir, car alors ce ne serait plus la pensée du thème. Il n'y aurait plus rien à observer. Peu à peu on se rend compte que cette concentration (sur le thème) est en même temps expérience vécue du processus pensant. Ce n'est de « l'observation » que dans un sens impropre, car ce n'est pas une observation faite de l'extérieur, ce n'est pas un face-à-face. Le thème, de même que la pensée, ne sont pas des « objets ». C'est l'expérience de la pensée actuelle et en même temps la naissance de notre propre Moi véritable, ou de notre propre Moi spirituel ou Moi-esprit. Car celui qui est capable de faire l'expérience de sa propre activité pensante est indépendant de celle-ci. Cette conscience ne s'appuie pas sur la pensée, pas sur ce qui a été pensé (« Je pense, donc je suis »), mais peut exister en dehors, à côté de la pensée. La conscience habituelle (l'ego, le moi ordinaire) vit grâce à la pensée ; la conscience acquise maintenant est la *source* de la pensée, c'est le véritable « Je suis ».

Dans la pratique du deuxième degré on peut prendre un nouveau thème, par exemple le concept pur du triangle ou du cercle. Toutefois, pour commencer, il vaut mieux reprendre le thème qui a servi à l'exercice du premier degré, mais en le dépouillant de tout élément

sensible. Car ainsi la force qui a servi à former les représentations et les pensées du premier niveau peut vivre métamorphosée dans le second.

L'expérience de la pensée conduit à ce qu'on appelle la « pensée vivante ». Celle-ci est en réalité antérieure à la pensée ; c'est une sphère dans laquelle toute pensée a son origine. On peut la comparer à un liquide qui contient à l'état dissous un solide qui plus tard cristallisera. Faire l'expérience de cette sphère, du moins l'approcher, est de toute importance, car cette sphère est la première sphère suprasensible accessible à l'expérience, c'est celle de l'éthérique. On prend conscience qu'elle n'est ni spatiale, ni de nature matérielle-substantielle. C'est une *réalité* qui était jusqu'alors inconnue à la conscience, mais qui lui confère maintenant une sécurité intérieure absolue. Cette expérience impressionnante rend heureux, mais il ne faut pas *vouloir* en jouir, ni même remarquer ce bonheur pendant l'exercice ; celui-ci doit être continué imperturbablement.

Depuis le début du premier degré jusqu'à la fin du second, le problème est toujours le même et il le reste : se concentrer. Tout le reste vient au fond tout seul, même la possibilité de progresser au-delà du deuxième degré de la concentration.

Il est évident que ce deuxième degré est encore bien plus que le premier exposé aux distractions, aux digressions, parce qu'au deuxième degré le thème n'existe que grâce à l'activité propre. On ne peut plus s'appuyer sur

l'existence de quelque chose. C'est pour cela que la concentration et l'art d'éviter des distractions doivent être exercés et renforcés au premier degré de l'exercice.

Le deuxième degré agit *indirectement* sur toute la vie psychique. Avec la naissance (l'éveil à la conscience) du véritable Moi, le sentiment de l'ego devient de plus en plus superflu. Le sentiment se libère, il devient organe de connaissance. Il commence à « ressentir » par lui-même tout comme la vue « voit ». — Quant à la volonté, dès le premier niveau elle participe fortement à l'exercice ; maintenant elle subit une nouvelle purification. La volonté personnelle devient aussi superflue, car le Moi n'a besoin de rien pour s'affirmer. *Il est*. « Je suis » ; alors qu'au contraire l'ego ne peut affirmer son existence et sa conscience que grâce au fait de se-vouloir, de se-sentir. Le Moi ne s'affirme pas, et même *ne se reconnaît pas* (qui devrait reconnaître qui ?). *Il est* tout simplement. En lui, la connaissance et l'être se confondent. Il est en même temps le calme absolu et la plus grande activité. Il ne pense pas, ne ressent pas, ne veut pas ; il est là, tout simplement, ni plus ni moins. C'est pour cela qu'on l'appelle l'expérience spirituelle fondamentale.

Si l'on applique au monde des perceptions les mêmes dispositions que celles qui ont été atteintes par la concentration, on arrive à la perception pure, ou au mode de perception que Goethe appelait la *anschauende Urteilskraft* (le jugement intuitif). Par elle on touche l'élément conceptuel du monde offert à la per-

ception et non pas à la pensée. La pensée habituelle se tait. La pensée vivante au contraire est totalement alertée, est présente, est là. C'est elle, la pensée cosmique (non subjective), qui est l'essence du monde perceptible, c'est elle la réalité du monde (1).

Au deuxième niveau de la concentration, on arrive peu à peu à réaliser la connaissance *immédiate*. Habituellement toute connaissance passe par l'intermédiaire de la pensée, de la représentation et de la perception. Mais en dernière analyse toute connaissance repose sur l'immédiateté ; on se rend compte par une compréhension sans paroles ni concepts, sans un « savoir ». Et c'est là le lieu de la méditation (2).

Difficultés

Il peut arriver qu'au cours de l'exercice la conscience sombre dans un état de demi-rêve. Quand on s'en rend compte, il est bon d'interrompre pour recommencer l'exercice à nouveau dans un état plus éveillé, plus favorable ; car l'état de conscience requis se situe absolument *au-dessus* du degré d'éveil habituel.

(1) Cf. Rudolf Steiner : *L'Initiation* (GA 10).

(2) Cf. Rudolf Steiner : *La Science de l'Occulte* (GA 13), ainsi que (non traduits) *Anweisungen für eine esoterische Schulung* (GA 245), chap. I, et *Die Stufen der höheren Erkenntnis* (GA 12).

Il peut se faire que lors de la représentation imagée, l'objet de la concentration commence à « vivre », c'est-à-dire qu'il se meut, se transforme, change de couleur, devient « beau » ou « laid ». Ce qui est caractéristique, c'est que *l'objet vit*. Il n'est pas mê par le méditant qui ne fait qu'observer les modifications que présente l'objet indépendamment de lui. Toutefois, lors d'un examen attentif, on pourra constater que si l'on s'est bien fait une représentation-image de l'objet, celle-ci est restée fixe devant soi. Bien entendu l'objet n'était pas là physiquement, nous en avons « observé » l'image, mais nous n'avons pas pensé assez activement cet objet. L'attention dirigée sur l'image se fige alors ; comparée à la pensée, elle est passive. Quand l'attention est suffisamment concentrée, alors la volonté figée dans l'attention (et par cela même condamnée à la passivité) se déverse dans l'image de l'objet. L'image alors s'éveille à la vie. — Ce qui vient d'être décrit est une sorte de distraction : nous regardons de façon passive l'objet devenu « indépendant ». Or les pensées et représentations doivent toujours être créées par nous de façon active.

Une autre difficulté a déjà été évoquée : on n'arrive que difficilement à se libérer du souvenir des suites de pensées qu'on a déjà une fois associées ; au lieu de se concentrer, on se souvient. Cela aussi est une digression particulièrement troublante au début. On est tenté alors de changer de thème, mais bientôt la même déviation se

produit avec le nouveau thème. C'est pour cela qu'il est conseillé de rester sur l'ancien thème « ennuyeux » et de surmonter à fond la difficulté. La possibilité de se concentrer est totalement indépendante de la nouveauté ou de l'ancienneté du thème ; on réussit même mieux quand les pensées sont connues. Mais ces pensées ne doivent pas être tirées de la mémoire. Le conseil de « débrancher » la mémoire, d'oublier ce qu'on a déjà pensé, est facile à donner, mais difficile à suivre.

Il n'est pas facile, au début de l'exercice, de parvenir à une attention intégrale. C'est que nous exigeons de notre faculté d'attention quelque chose d'insolite — qu'elle s'occupe de ce qui est sans intérêt pour elle. L'attention doit être *voulue*. Ainsi il peut se faire que nous ressentions simultanément deux sujets en nous : un qui est *attentif*, et un autre qui *veut l'être*. Il arrive alors facilement que le souvenir trouble le « sujet qui veut », parce qu'il est plus facile de se souvenir que de penser.

Au fond, le problème est celui-ci : comment faire pour commencer quand cela ne fait pas encore plaisir ? Il faut vouloir, mais cette volonté nous distrait de l'action. Comment s'y prendre pour que les « deux sujets » se confondent ? — En ce qui concerne le commencement, on peut intercaler avant le début un moment d'attente. Asseyons-nous et attendons que l'énervement présent se soit calmé. Si alors le problème « dois-je faire l'exercice ou pas ? » se présente en toute netteté, tournons-nous tout simplement vers notre thème et commençons

l'exercice. Si dès le début les « deux sujets » apparaissent tout de même, *ne commençons pas*. On peut procéder ainsi plusieurs fois de suite ; généralement les choses s'arrangent. Une autre possibilité consiste à raconter à une personne imaginaire l'enchaînement d'idées, objet de la concentration. Cela ralentit l'activité pensante et la ramène au moins à la vitesse d'un débit de paroles. En outre cela aide à oublier les « deux sujets » et facilite l'union entre la volonté et l'action.

La présence des deux sujets signifie au fond qu'en réalité nous *ne pensons pas*. Plus exactement, nous pratiquons la même espèce de non-pensée qu'on appelle habituellement pensée, c'est-à-dire on pense à quelque chose, mais on ne pense pas la chose *elle-même*. Habituellement nous ne pensons pas l'objet lui-même, mais la pensée que nous avons déjà formée autrefois à son sujet. Ou bien nous pensons à la représentation formée auparavant au lieu de former celle-ci seulement maintenant. Nous ne réalisons pas la présence de l'objet, mais pensons sa représentation, plus exactement nous rappelons à notre mémoire les représentations, les pensées sur l'objet. Nous ne nous plaçons pas en face de l'objet (le thème) comme nous l'avions fait la première fois. Dans un cas extrême cela peut aller jusqu'au verbalisme : seuls des mots sont rappelés au souvenir.

La véritable pensée est l'union totale entre pensée et vouloir-penser, de sorte qu'une double « présence » ne peut absolument pas survenir. Il ne s'agit pas de répéter

les images et les idées gardées dans la mémoire, mais de produire des idées actuelles, qu'elles soient nouvelles ou non. Même si ces idées avaient déjà été pensées, cela n'empêche pas de les repenser à nouveau avec la même intensité et la même attention que la première fois. Quand nous parlons de concentration de pensées, il s'agit toujours de cette pensée véritable et actuelle. On pourrait aussi dire qu'on est perpétuellement dans l'état de « comprendre ». Il ne saurait être question de répéter de mémoire. C'est un contact permanent avec le thème auquel on s'identifie aussi complètement que possible. On comprend ce qu'au fond penser signifie et en quoi cela se distingue de ce qui a déjà été pensé en idée ou en image.

Si le méditant a déjà surmonté les difficultés propres à la volonté, il peut éviter que le thème devienne ennuyeux en se concentrant de préférence sur des représentations et non pas sur des pensées abstraites, de sorte que le processus se ralentit. De cette façon on a besoin de moins de « substance ». Cela réussit d'autant mieux et plus longtemps que les images représentées sont plus détaillées, fouillées ; par exemple, dans l'image d'un peigne, on se représente chaque dent une à une.

Pour caractériser la volonté nécessaire à la concentration, on peut se servir de l'image suivante : qu'on se représente un état de fatigue corporelle totale ; aucune

vitalité corporelle ne peut nous rendre capable du moindre effort volontaire. Si dans cet état nous sommes tout de même obligé de faire quelque chose, nous arrivons à faire preuve de volonté. *Cette* volonté n'a pas son origine dans le corps qui est totalement épuisé. C'est ce genre de volonté que nous développons dans la concentration et en toute activité artistique, bien entendu sans que l'épuisement corporel soit un préalable nécessaire.

Au premier niveau de la concentration, il est bon de limiter dès l'abord l'étendue du thème pour ne pas risquer de s'en trop éloigner. On le limite par exemple à : 1) forme et couleur ; 2) fabrication ; 3) fonction (usage). Avec ce troisième pas on passe déjà au deuxième niveau, car généralement la fonction n'appartient pas uniquement à un objet donné.

Aux deux niveaux de la concentration, l'introspection constitue une dangereuse déviation.

Au cas où l'effet troublant des bruits de l'environnement est trop difficile à évacuer de la conscience, on peut s'aider en dirigeant l'attention sur le bruissement du silence. Dans le silence absolu, ce bruissement est bien perceptible : c'est un son faible provoqué par la circulation du sang dans l'oreille. En écoutant ce bruissement, les autres bruits ne nous dérangeront plus, car celui-là est le bruit le plus subtil et le plus intérieur. Avec un peu d'exercice nous arriverons à l'entendre aussi en présence

d'autres bruits plus intenses. Si l'on y parvient, il suffira d'éliminer ce seul dérangement pour diriger ensuite l'attention sur le thème de la concentration. La perception du bruissement du silence permet de s'assurer un état de non-dérangement.

LES FRONTIÈRES DE L'ÂME

On pose la question : qu'est-ce que l'homme ? Sous cette forme, la question est fautive et la réponse sera forcément inadéquate. Car c'est l'homme lui-même qui pose la question ; il est donc quelqu'un et non pas quelque chose. La question devra s'énoncer : *qui* est l'homme ? La réponse devra résulter du fait que l'homme est celui qui questionne et en même temps celui qui répond.

A part l'homme, aucun autre être n'a semblable question. Les êtres naturels, pierre, plante, animal, ne posent pas de question : l'animal est par lui-même réponse, *avant* que ne se pose la question ; pour cette raison, *ce n'est pas* une réponse. L'animal n'est pas interrogé, il ne peut que réagir. L'homme est interrogé. Par qui ? Par lui-même. Le monde est pour lui une question et par ce biais lui aussi. Répondre n'est pas réagir.

En posant des questions, en répondant, il devient humain. C'est à *lui*, l'homme, que l'on peut parler. Il est homme parce qu'il comprend la question. Sinon, pas de

question. Parce qu'il comprend la réponse, il est homme, sinon pas de réponse. Ne pas comprendre, ne pas répondre, c'est être aussi humain, vraiment humain. Qu'il parle, qu'il se taise, qu'il comprenne, qu'il ne comprenne pas, même qu'il renie son humanité, il est toujours l'homme.

Dans la mesure où il y a des êtres supérieurs à l'homme — et tout ce qui n'est pas créé par l'homme en témoigne —, ceux-ci doivent être entièrement pénétrés de connaissance ; sinon ils seraient des hommes. Ces êtres n'ont pas de questions : ils ne peuvent que s'élever d'une connaissance vers une autre plus rayonnante, d'une lumière vers une lumière plus vive. Seul l'homme connaît l'obscurité d'une question et le bonheur de trouver la réponse.

L'homme a son monde, il est dans son monde. Ce qu'il n'est pas, c'est là son monde. C'est le monde qu'il a reconnu. Monde provisoire certes, mais il ne s'en soucie pas. Pour lui ce monde est déjà suffisamment solide, objectif — son vis-à-vis. La structure interne de ses questions est conditionnée par une triple liaison avec ce monde. Du fait que l'homme est *corps*, le monde lui est donné par ses organes des sens. Du fait qu'il est *âme*, le monde fait surgir en lui joie et peine, sympathie et haine. Du fait que l'homme est *esprit*, il connaît le monde. Connaître est plus qu'un sentiment subjectif : « le monde est *ainsi*. » Pour l'âme, le corps est « le monde ». Le monde susceptible d'être connu ou déjà connu est

pour l'âme le monde. L'*âme* connaît le corps en tant que corps ; elle se connaît elle-même par les forces de cognition, forces spirituelles qu'elle possède. L'*esprit*, la cognition, elle peut les connaître aussi par ces forces. Toutefois, cette dernière possibilité est rendue inopérante par l'usage même des forces de cognition : elles éclairent le connu ; pour paraître elles-mêmes, il faut qu'il y ait quelqu'un qui soit capable de les percevoir.

La structure de la question est conditionnée par le fait que l'âme n'est pas esprit ; elle est non-connaissance. En tant qu'âme, elle est justement celle qui ne connaît pas, quoiqu'elle ait la possibilité de connaître, car elle a des forces spirituelles. Elle est le non-monde ; le monde est ce qui est toujours connu, l'âme est ce qui est séparé du monde. La séparation même, la non-connaissance, la frontière du monde, c'est cela l'âme. Les frontières de l'âme, autrement dit : les ténèbres, c'est elle qui les pose.

Pas tout à fait ténèbres, pas tout à fait lumière. Des ténèbres dans lesquelles la lumière peut apparaître, mais des ténèbres qui défendent leurs propres frontières. Et dans le jeu de lumière et d'obscurité prend naissance le monde coloré ; grâce au jeu entre le sens de l'ouïe et la surdité se lève le monde des sons. L'âme est celle qui questionne, l'âme est celle qui répond ; les forces qui sont à l'origine des questions et des réponses sont des forces spirituelles : les forces du

Logos. Des forces qui ont construit le monde, c'est là ce qui rend ce monde susceptible d'être connu. Ces forces agissent dans l'âme, ce qui fait que l'âme peut connaître le monde.

Quand l'âme parle, c'est l'esprit qui s'exprime à travers elle.

Quand l'âme se tait, c'est l'esprit qui se tait en elle.

L'âme est le voile d'ombre de l'esprit.

Héraclite (1) dit : « Les frontières de l'âme, tu ne les trouveras pas, même si tu parcours tous les chemins — tellement est profond son logos. » Il dit aussi : « L'âme a un logos qui s'agrandit de lui-même. » Sur le logos il s'exprime ainsi : « Quoique le logos soit commun à tout le monde, la plupart des hommes vivent comme s'ils possédaient une pensée personnelle. Ils entrent perpétuellement et le plus souvent en contact avec lui, avec le logos ; ils s'en séparent et ce sur quoi ils trébuchent journellement leur paraît étranger. Car tout se passe en conformité avec ce logos... »

Les frontières de l'âme sont des limites à la connaissance. Si l'âme était tout à fait sans fenêtres, il n'y aurait pas de connaissance et elle-même ne serait pas âme, parce qu'elle ne pourrait pas se distinguer du reste. Mais là où il y a des frontières *et* des fenêtres, il y a le crépuscule et l'aurore du matin, il y a sensibilité et aussi

prise de conscience de cette sensibilité. Du fait qu'on en prend conscience, elle n'est pas sensibilité de l'animal. Elle peut être organe de connaissance, mais elle peut servir aussi à se ressentir soi-même.

Avoir des frontières signifie avoir une surface. Cela signifie sensibilité, besoin de mouvement engendré par le frottement. Car la surface se perçoit elle-même, cela grâce au frottement. C'est un se-ressentir-soi-même, non pas une connaissance.

Connaître, c'est lire dans la physionomie de ce que l'on a reconnu, ce n'est pas du frottement. La surface doit être là pour permettre de connaître, pour que la connaissance soit nécessaire et pour que soit celui qui connaît, mais la connaissance elle-même ne se fait pas par la surface.

L'âme peut connaître, mais elle veut se ressentir elle-même à la surface. La surface est la frontière du monde. S'attacher à la surface, c'est s'attacher au monde ; défendre la surface, avoir envie du monde, c'est avoir envie de l'envie, désir du désir.

Joies et peines sont des réactions de la surface, elles permettent de se sentir soi-même. Mais la souffrance peut libérer l'âme de l'envie d'avoir envie.

Les frontières, l'attachement, le désir et la douleur, se-ressentir et vouloir-se-ressentir : c'est l'âme. C'est cela qui appartient à l'âme, c'est ce qui est « sien ». C'est l'erreur de l'âme de croire qu'elle est ce qui est seulement sa propriété, de s'identifier à celle-ci. Ce n'est que peu à

(1) Ephèse (540-480).

peu qu'elle commence à chercher celui à qui tout cela appartient.

La première réponse que se donne l'âme, c'est : je suis mon corps. Elle se sent liée à ce corps. Elle connaît sa dépendance à l'égard du corps. Mais le fait de reconnaître cette dépendance la rend indépendante. Sinon elle ne pourrait pas remarquer cette dépendance, elle serait toujours totalement subjuguée. Elle doit être autonome par quelque point, sinon elle ne pourrait pas démontrer sa dépendance à l'égard du corps.

Rien qu'ouvrir la bouche pour parler est une manifestation de cette indépendance. De même se taire ; on se tait librement. L'homme n'est pas libre, mais il le sait et en cela il est libre. S'il était totalement contraint, il ne pourrait rien en savoir. S'il était totalement libre, il ne connaîtrait pas la contrainte, il ne remarquerait pas non plus la liberté : il ne serait pas libre. Il a part à la liberté, part à la non-liberté ; c'est cela sa liberté.

Que le corps existe est une constatation de l'âme, une expérience de l'âme faite grâce à l'esprit. De même l'âme et l'esprit sont des connaissances de l'esprit dans l'âme.

L'âme peut être étonnée de constater qu'elle voit, qu'elle pense, perçoit, connaît. Elle peut se tourner vers les forces de connaissance et s'interroger. Ces forces de connaissance ne peuvent pas provenir du monde connu, du « petit » monde dans lequel la connaissance même

n'apparaît pas, et où elle n'a pas de réalité. C'est là notre habituelle image du monde : image concrète, objective, mais dans laquelle la connaissance n'a pas de réalité, parce qu'elle est image du monde déjà connu.

Et pourtant, la connaissance *existe*, sinon l'image du monde n'existerait pas. La connaissance existe dans le monde, sinon où donc pourrait-elle être par ailleurs ? C'est *cela* le monde, le grand monde dans lequel la connaissance a sa place. Mais l'homme ne connaît tout d'abord que le petit monde : *son* monde.

Les forces de connaissance sont inconnues à l'âme. Elle les utilise sans savoir d'où elles proviennent. Car seul devient conscient ce qui a été reconnu, pensé, perçu. La connaissance elle-même est antérieure, elle est pré-consciente. La conscience prend naissance dans ce qui est reconnu, par ce qui est reconnu. En fin de compte, la compréhension est toujours compréhension immédiate ; après de longues séries d'intermédiaires et de transformations, on finit par comprendre, après le dernier intermédiaire. C'est cela la connaissance immédiate. On pourrait croire que les forces de connaissance sont de nature impersonnelle, que l'intuition provient d'un monde impersonnel — du monde des idées par exemple. Pourtant la première intuition de la conscience personnelle est l'intuition : *moi*. Ce n'est qu'*après* celle-ci que la conscience personnelle est là. Ainsi sa source doit être personnelle. L'intuition se comprend elle-même et rien d'autre ; ce n'est que plus tard qu'elle se reconnaît à

nouveau dans l'autre — qui alors n'est plus un autre. La source est donc le *Je suis*.

La conscience ne se connaît pas, est impénétrable pour elle-même. Elle n'a pas d'autonomie. Quand nous nous réveillons, ce n'est pas *nous* qui agissons. Une fois réveillés, notre conscience est là. Ce n'est pas la conscience qui provoque l'éveil.

A tout instant l'âme est nourrie par l'esprit que de prime abord elle ne connaît pas. L'esprit ne se connaît pas : il est lui-même connaissance. La source de toute connaissance est le Moi spirituel. Sans limites.

Le phénomène primordial, c'est la connaissance. Elle n'existe que par elle-même. C'est de cela qu'elle est faite. C'est là son existence, sa compréhension. Transparence absolue. Tout ce que nous connaissons, dont nous savons quelque chose, est reconnu. Le phénomène primordial s'appelle : Esprit.

L'âme est adonnée à ce qu'elle connaît. Dans cet état, elle ne sait rien d'elle-même. Elle s'éveille dans l'état de non-connaissance. En sommeil, elle est en état adonné, état de compréhension ; en éveil, elle est en elle, ayant conscience d'elle-même. Celui qui pense, c'est le moi ; ce qui a pensé, c'est l'âme. Elle oscille entre le sommeil qui permet de connaître et la conscience de veille qui ne le permet pas. C'est pour cela qu'elle n'est pas dans le présent. Ce qui devient conscient est passé. Adonnée au monde — adonnée au corps. A un moment de l'enfance,

l'âme s'est identifiée avec le corps. Depuis, elle dit « moi » au corps. Cette intuition surgit au moment même où elle se lie à ce qui fut et à ce qui est construit par le moi, mais qui n'est pas le moi, c'en est l'autre côté. Le lien avec le corps empêche l'âme de s'adonner au monde. Les forces de connaissance de l'âme sont celles qui lui sont restées, c'est un reste. Ainsi se créent l'extérieur, l'intérieur, la frontière, l'âme elle-même, le vêtement. A tout instant, l'âme s'endort, l'âme s'éveille.

L'autonomie de l'âme réside dans sa force spirituelle, dans la force de l'attention. Le plus souvent l'attention sert à vouloir se ressentir soi-même ; mais l'âme peut se rendre compte qu'elle possède la force de l'attention. Elle peut vouloir cette force en soi, sans objet, comme une force pure, une possibilité, une disposition.

Cela commence avec la concentration de la force sur quelque chose de non important et de non intéressant. La faculté d'attention dirigée sur une telle représentation peut être renforcée de façon illimitée. Les forces dispersées qui habituellement coulent toujours entre les lignes de la vie apparaissent elles-mêmes. Concentrée tout d'abord sur un sujet sans importance, puis sur une idée pure, finalement l'attention apparaît sans objet. Elle se retire du corps — même une douleur physique peut disparaître lorsqu'on se concentre sur autre chose. L'âme fait l'expérience de l'attention sans objet ; grâce à cela elle se ressent elle-même, sans « quelque chose ».

Sans passé, elle devient présente pour elle-même, sans pensées, sans perceptions, présence pure, et pour la première fois : *Vie*.

Le besoin d'agitation (de mouvement) cesse : mer intérieure calme. L'âme reconnaît le centre de son être, le Moi spirituel. La source de toute connaissance, elle le devient elle-même. Elle n'a plus besoin de frontière pour exister.

La première frontière, c'est ce qui a été pensé, la conscience-reflet. Morte parce que reflétée, abstraite parce que morte. Vivre dans la pensée, au lieu de se laisser mourir dans le déjà pensé, ressentir ce qui se passe quand on forme un concept au lieu de se contenter de saisir le concept achevé, c'est cela la connaissance de soi. Sinon tout n'est que pensée. Que l'on pense « esprit » ou « matière », du fait que c'est de la pensée, c'est la même chose. La première frontière est la frontière de ce qui a une forme de pensée arrêtée, c'est la frontière de la vie. C'est en raison de cette frontière que l'homme ne connaît pas la vie.

Parcourant *tous* les chemins, marchant sur les sentiers de la connaissance, tu ne trouves plus les frontières de l'âme. Tellement est profond son logos. Mais l'âme doit se rendre elle-même à ses frontières pour que celles-ci disparaissent. Les frontières du monde sont toujours dans l'âme. En elle, le logos, se reconnaissant lui-même, grandit par lui-même. Ce qui n'existe pas encore appa-

raît. L'âme devient esprit, ou l'esprit devient âme : l'homme.

La vérité consiste à soulever le voile de l'oubli, à rétablir ce qui existe toujours, mais recouvert par les frontières, par l'âme.

La vérité est événement, action, pratique ; elle ne peut être possédée, aussi peu que la musique. Qu'est-ce que la vérité ?

Le chemin est vérité, la vie est vérité.

Devenir vrai, se rendre compte du vrai. Il n'y a pas d'autre compétence. Qui questionne n'est pas dans la vérité. Sa question est la vérité, cachée. Le fait même de questionner. La vérité ne peut être démontrée. La vérité n'a pas besoin de démonstration. Elle luit. L'ultime vérité est un sourire entre Dieu et l'homme, entre divinité et divinité.

DU SECRET DE LA PERCEPTION

Le monde n'est au fond que ce que nous voyons. Et rien n'est vu sans quelqu'un qui voit. Ces remarques devraient en fait suffire pour reconnaître le « petit monde » comme étant *notre* monde. Mais cette connaissance fait défaut à la conscience habituelle. Pour celle-ci le monde paraît tout simplement être « là » — peut-être pas tout à fait comme il nous paraît, mais de toute façon être *indépendant* de nous. Si nous pouvons connaître ce monde, c'est parce que nous n'en faisons pas partie. Que quelque chose « existe » sans être reconnu par nous, voilà en quoi se montre un aspect de la superstition fondamentale de notre époque, alors que le « petit monde » peut être reconnu avec certitude comme étant produit par nous. Un autre aspect de cette superstition est nourri par la philosophie dite « idéaliste », qui prétend que notre vision du monde est uniquement le produit de notre conscience (conscience habituelle), celle qui prend naissance *après* la perception, *après* la pensée.

Effectivement, c'est une image qui apparaît dans la

conscience et non plus le monde lui-même. Le réalisme contourne cette difficulté à l'aide de la comparaison du reflet : l'image *dans* la conscience est le reflet d'une réalité objective. Kant le formule ainsi : ce que je sais est déjà à l'intérieur, je ne puis rien savoir immédiatement de ce qui est extérieur.

Mais la conscience habituelle ne se soucie pas de la réflexion des philosophes. Pour des gens qui ne réfléchissent pas, le monde tel qu'il se présente est ressenti comme doué d'une solide objectivité, cela indépendamment du fait qu'on le connaît. Et cette impression ne peut être modifiée par la pensée : l'image du monde doit être donnée à la conscience d'une façon quelconque pour que le problème devienne au moins sujet de discussion. Cette impression fait partie de la conscience, forme au fond la conscience ordinaire. Aucun raisonnement ne pourra l'ébranler. Et comme la vision du monde n'est pas modifiable par un acte de conscience, toutes les discussions sur ce que perçoit la conscience habituelle sont stériles. Cette conscience-là ne peut pas modifier l'image qu'on se fait du monde. Que cette conscience soit un miroir fidèle ou déformant, elle ne peut être fondée. Elle surgit dans tous ses mouvements d'un pré-conscient dans lequel elle est enracinée. Elle ne fait ni l'expérience de sa propre genèse, ni celle de son activité. Ce n'est qu'après coup qu'elle peut enregistrer les résultats de ce qui a précédé.

Pendant que je dors, ce monde n'existe pas pour ma

conscience. Le monde sombre avec ma conscience : les deux phénomènes sont inséparables. Dès mon réveil, je peux découvrir que pendant mon sommeil « quelqu'un » a assuré la continuité de ma conscience. La même chose peut être dite de la continuité de l'image du monde. Elle aussi a été conservée. Ici va et vient la conscience, là simultanément l'image du monde. Aucune des deux ne prévaut sur l'autre.

Si je pense (au réveil), je peux dire que ma conscience existe objectivement, c'est-à-dire indépendamment de moi. Elle est précédée de l'état d'où surgit la conscience après l'éveil. C'est seulement après que cet état devient « conscience ».

Mais le sommeil et cet éveil se font aussi pendant l'état de veille. Quand j'aperçois une fleur, je suis entièrement en elle avec mon attention : je suis la fleur. Non pas que je pense : je suis la fleur ; mais je perçois, je vois, je pense la fleur. Grâce à cela je suis la fleur. Ensuite je m'éveille et je dis : là-bas il y a la fleur. Ou bien je dis : je vois la fleur. Je ne la vois pas maintenant : je sais que je l'ai vue, qu'elle se trouve là-bas. Mais moi, je suis ici, je suis en moi. Je suis éveillé, avec ma conscience. Pendant que j'étais dans la fleur, pendant la perception, ma continuité a été conservée tout comme la nuit quand je dors. Je peux revenir à moi.

La pensée, je la ressens comme une activité qui m'absorbe entièrement. Cette impression n'est qu'apparence ; car habituellement je ne fais pas du tout

l'expérience de la pensée, mais seulement celle de ce qui a été pensé. Mais en pensant, je m'apparente au domaine du sommeil. D'où provient ce qui a été pensé, d'où vient la dialectique et ce qui l'a nourrie ? Il y a là une force jaillissante : c'est la force du logos en moi. Et précisément là où cette force (ou le mouvement qu'elle engendre) s'arrête, précisément là s'éveille ma conscience. Elle se voit elle-même : ce qu'elle a pensé est là, représenté. Il n'arrive que rarement que je voie cette source directement. Dans ce cas exceptionnel si rare, elle apparaît comme une instance étrangère. Car ma conscience personnelle se sent d'abord bien chez elle là où cette force disparaît dans cela même qu'elle produit. C'est justement lorsque cette force s'éteint que la conscience personnelle jaillit. Cet éclair révèle encore autre chose, c'est qu'à la force elle-même je ne pourrais pas résister : elle me détruirait en tant qu'être individuel.

Ma pensée déjà pensée vient d'une direction que j'appelle : l'intérieur. La direction dans laquelle je devine la force de l'intuition idéale, je l'appelle l'extérieur. Dans la perception je me sens à l'état passif. Malgré le fait que les images de perception apparaissent sans aucun doute « intérieurement », je les ressens comme si elles avaient pris naissance sans mon intervention. Ce sentiment qu'elles me sont étrangères n'est pas modifié par le fait que toute image de perception est pénétrée de conceptualité, autrement dit : a été en même temps pensée. La passivité ressentie confère à ces images

l'objectivité telle qu'on l'éprouve. Par là, le monde des perceptions apparaît comme étant de caractère nouménal, assimilable à une divinité. Le monde semble exister sans mon intervention, indépendamment de moi. La conscience que j'ai de moi-même est uniquement engendrée grâce au fait que je puis me retirer de la perception comme du penser de quelque chose et m'assurer que *moi j'ai perçu, moi j'ai pensé*. Je peux me retirer de tout ce à quoi je me suis adonné. Je réfléchis aux activités que je ne perçois au fond que grâce à leurs résultats. Ces activités, je les devine derrière les coulisses de ce qui a été perçu et pensé et qui apparaît sur la scène de mon attention.

Tout ce qui a été exposé jusqu'ici est de la connaissance. Il n'existe rien qui puisse s'imposer à nous sans la connaissance. Au début était la connaissance. Il ne saurait rien exister qui n'ait son origine ailleurs que dans la perception et la pensée.

L'homme moderne se comporte de façon irrationnelle lorsque, aussi bien en pensant qu'en percevant, il oublie son propre rôle. Cet oubli n'est pas dû à un hasard innocent. Car s'il ne commettait pas cet oubli, il serait placé devant la nécessité de transformer toute sa conception du monde, la civilisation et les institutions sociales. Et avant tout il faudrait qu'il se transforme lui-même. C'est la raison pour laquelle il ne compte pas la connaissance parmi les réalités du monde, l'élément grâce auquel il connaît tout le réel !

En cherchant à expliquer la perception, le psycholo-

gue comme le physicien cherchent un « support » qui soit lui-même non perceptible. Ils se comportent en cela tout à fait logiquement. Le processus de la perception ne peut être fondé sur l'expérience ; car la perception ne pourrait être ramenée qu'à d'autres, à de nouvelles perceptions. C'est ce que le chercheur veut éviter. Il ne remarque pas que les critères qu'il introduit (ondes, oscillations, photons, conduits nerveux, etc.) ne deviennent eux aussi conscients que par des perceptions qui sont, elles, bien plus compliquées et exigeantes que celles qu'il veut expliquer.

Il est difficile pour l'homme de comprendre qu'en dernier ressort pensées et perceptions sont toujours quelque chose d'immédiat. Dans la connaissance immédiate, sans « support étranger », agit la réalité de l'esprit. La connaissance ne peut être ramenée à quelque chose qui ne serait pas connu. Toute explication de la connaissance repose sur cette connaissance-là. La question est plutôt celle-ci : qu'est-ce qui nous empêche de connaître ? La connaissance existe toujours comme une possibilité.

Les frontières de l'âme empêchent la connaissance, les frontières de l'âme la rendent possible. L'âme se situe entre le monde et l'esprit, donc entre l'esprit et l'esprit. Ainsi elle fait naître les frontières. Le courant homogène de la connaissance est interrompu ; il se divise en deux. Tout ce qui se passe dans le monde, dans l'univers, apparaît, vu de « l'intérieur » comme pensée, vu de

« l'extérieur » comme perception. L'âme a isolé la révélation de ce qui est d'ordre conceptuel ; elle en a fait quelque chose à part. A l'aide de cette pièce détachée, elle a construit un monde intérieur. A l'origine une vie créatrice agissait dans cette partie idéelle. Non pas une science biologique, mais une plongée vivante dans le fleuve cosmique, une connaissance unifiante de l'univers. L'idée faisait vivre, le sentiment faisait connaître, la volonté rendait capable de s'identifier à ce que l'on percevait. Quand l'homme se détacha du cosmos, avec sentiment et volonté, d'abord forces de connaissance, l'âme construisit ses frontières. Maintenant sur la face tournée vers le dehors, des instincts apparaissent sans éclairer son essence interne. Et sur la face intérieure apparaissent des désirs et des frustrations. Ce qui reste du cosmos, à la frontière, est devenu la perception.

Toutefois les frontières de l'âme ne l'emprisonnent pas ; elle n'est pas dépourvue de fenêtres. Les sens sont perméables : tout le message du monde transite à travers les sens. Les sens ne connaissent pas, ils n'opposent aucune résistance. Ils sont désintéressés et ne se font pas remarquer lors de la perception. C'est l'âme qui connaît. Et pour se ressentir elle-même en percevant, elle atténue, presque jusqu'à l'anéantir, la vie qui coule à travers les sens. Cet affaiblissement ne se fait pas consciemment. L'âme sait simplement : *là-bas* c'est le monde, *ici* je suis moi.

D'autre part, l'âme se ferme perpétuellement l'accès

au monde des intuitions au moyen de tout ce qu'elle a pensé. Car la conscience ne saurait exister que grâce à ce qui a été pensé. Par les sens, un courant d'intuition se déverse perpétuellement dans l'âme, d'où le caractère « étranger » des images de perception. Or les perceptions, elles aussi, sont travaillées par la pensée, deviennent du « pensé ». Les perceptions dans leur plénitude spirituelle originelle sont aussi mal comprises que la pensée cosmique vivante. Le monde des origines devient étranger : c'est cela l'âme. *A quoi* devient-elle étrangère ?

Si l'attention de l'âme qui perçoit n'était pas perpétuellement interrompue par l'alternance entre cet état et la conscience personnelle, la perception serait (théoriquement) la connaissance parfaite. Interpréter les perceptions par la pensée serait superflu. L'attention de l'âme est toujours partagée entre le monde et sa propre corporéité. La perception « pure » désigne entre autres l'art de percevoir indépendamment du corps. La dépendance ne consiste pas dans le fait que l'on perçoit à l'aide des organes des sens, mais dans l'attachement de l'âme au corps. Par les organes sensoriels, l'homme et le monde se correspondent totalement ; spirituellement, c'est une communion totale. Seulement l'image qu'on s'en fait contredit ce qui se passe dans la perception.

Que nous vivions cette communion dans la perception d'une façon partielle, cela dépend de l'âme qui garde

ses « frontières ». Par le besoin de se sentir soi-même, cette communion vécue se réduit à un simple « effet ». Effets sur le système nerveux, sur la respiration, sur le métabolisme. La connaissance obtenue par la conscience-reflet entraîne dans ces systèmes de subtiles modifications qui provoquent ces effets. La connaissance n'a plus rien de vivant qui touche le sentiment et la volonté. Les formes originelles : imagination, inspiration et intuition, se dégradent en représentations abstraites, en attachement égoïste à soi-même, en instincts.

Dans la perception sensible l'homme est *passif*, les choses provoquent elles-mêmes leurs représentations. Dans cette passivité, l'identité permanente de l'homme et du monde passe inaperçue, identité que l'on trouve dans la connaissance *vivante* ou dans *l'amour*. Du même coup, le mouvement qui anime le véritable sujet n'est pas perçu. Ce mouvement imite l'objet, il imite ce qu'il en connaît et arrive ainsi à l'exprimer, mais il projette son ombre déformée dans la conscience-reflet, la conscience en apparence passive. En vérité, c'est le travail négatif de l'ego, de l'âme de tous les jours qui filtre la réalité et ainsi fait obstacle à une connaissance totale.

Dans la connaissance supérieure l'homme est *actif*, éveillé. Cette activité consiste dans le fait que l'intervention de l'âme, son rôle d'inter-médiaire, est refusé. Cette position intermédiaire provoque une division de la connaissance. D'une part les sensations (dans lesquelles la conscience ego-centrique est « passive »), et d'autre

part les concepts, dont la « production » semble être due à l'activité de cette conscience personnelle. Cette « activité » est la même que celle qui produit le monde des sens, le geste conservateur de soi de l'ego, geste qui, parce que non conscient, est interprété comme étant de la passivité.

Ainsi le mouvement qui habituellement agit au niveau préconscient dans la « formation » des images sensorielles devient lui-même conscient dans l'imagination. C'est pour cela que le caractère « objectif » des images, leur réalité nouménale disparaît. La conscience devient « active » en réalisant les images qu'elle a créées. En fait, elle suit le mouvement de la pensée vivante. C'est pour cela que ces images sont vivantes. Celui qui connaît n'est plus en situation de vis-à-vis à l'égard du monde. C'est la conscience égocentrique qui est habituellement dans cette situation, du fait qu'elle est dominée par le résultat de l'activité inconsciente. Dans la perception physique-sensorielle, l'homme apprend ce qu'est la séparativité, l'usage passif des organes sensoriels et l'utilisation active de la pensée. Il est passif dans la perception, dans laquelle le rôle principal est joué par le véritable moi ; il est actif dans la pensée, parce que le rôle principal est tenu par l'ego.

A travers les sens ondoie la pensée cosmique vivante, le *sens*, l'intention du « cosmos ». Si l'on était capable de saisir cette révélation, on n'aurait pas besoin de *penser* le message des organes sensoriels.

Les organes des sens sont l'instrument capable de transmettre des connaissances sans qu'il y ait activité pensante consciente. Les sens par eux-mêmes donnent immédiatement « le sens ». Ce qui résulte ensuite de l'activité pensante est nécessaire à l'âme. La connaissance immédiate est identique à la pensée vivante. Si celle-ci est rétablie par rapport à la perception sensorielle, nous avons alors la « perception pure ».

Le chemin de l'entraînement moderne consiste à libérer ce mouvement de l'âme de la contrainte exercée par l'expérience égocentrique. Cela exige de ne jamais abandonner le principe de la connaissance. C'est pour cela que l'entraînement commence par la pensée. Par la pensée on juge de tout : tout choix passe par la pensée. Ce que l'on fait avec la pensée devient le modèle pour la transformation de toutes les autres facultés de l'âme.

Dans la vie courante, représentations, sentiments, volonté n'apparaissent que par rapport à un objet. L'entraînement moderne veut exercer ces facultés pour qu'elles puissent exister « sans objet ». Autrement dit : ces facultés seront retirées de ce qui fait leur objet. Cela n'est possible que si en même temps est actif un moi qui n'est pas obligé de se reconnaître comme un sujet en contact avec des objets. L'objectivité du monde et avec elle la subjectivité du sujet connaissant, cette dépendance réciproque est annulée. Au point de départ de l'exercice, l'objet est motif et pris comme point de

repère, afin que le *mouvement* apparaisse et qu'on puisse en faire l'expérience. On peut ainsi se rendre compte que l'objet et l'activité ne font qu'un, ne sont jamais qu'un.

On peut théoriquement comprendre que la connaissance fait partie de la totalité du monde, qu'elle n'existe pas en dehors de lui. Dans l'expérience de l'identité spirituelle de l'objet, vu comme ce qui a été pensé, avec l'activité pensante, le résultat théorique devient événement vécu. La connaissance est constituant fondamental du monde, la connaissance, c'est le monde ; le monde est connaissance. La question de savoir si avec la connaissance le monde change, devient sans intérêt. Connaître est un processus cosmique. La connaissance et celui qui la pratique appartiennent au monde. Les deux ensemble constituent la suprême nature, disait Goethe.

Dans l'expérience de la pensée pure, les idées vivantes se revêtent d'images : deviennent image idéale vivante. Dans la perception pure dépouillée des pensées, l'élément idéal s'introduit dans l'image perçue, là où il fut à l'origine : la perception devient processus intemporel. Dans l'« imagination » le tissu d'images, dégagé de la perception, reçoit un contenu idéal et devient image primordiale vivante.

Placés devant la conscience, les objets apparaissent terminés, finis. Ils semblent « être », indépendamment de la connaissance. Mais la conscience peut s'éveiller. C'est elle-même qui confère aux choses l'« être ». Car le monde n'est pas seulement une pluralité, c'est aussi un

complexe de rapports qui apparaissent dans l'homme. L'âme humaine est la scène sur laquelle apparaissent non seulement ces rapports, mais les choses elles-mêmes. La conscience peut être amenée à s'en rendre compte. Des choses incohérentes retirer un rapport cohérent, c'est l'acte de l'esprit dans l'âme ; et l'esprit peut associer à l'image son action qui est aussi acte du monde. La conscience perçoit cette action et par là elle devient indépendante de la chose vue. Elle se rend compte que la vision et ce qui est vu ne font qu'un, peuvent devenir *un*. Ce qui est vu est le résultat de la vision, devient chose vue dans l'interruption de la vision, est maintenu continuellement par la vision, par l'intuition supraconsciente, dans laquelle nous vivons en permanence, mais dont la mort est perçue par la conscience. Cette vision est la véritable vue, cette intuition est la véritable vie.

La conscience peut atteindre le point où sa naissance comme conscience et la présence de l'être coïncident. Elle atteint l'unité originelle, de laquelle la conscience et l'être sont sortis.

Ce point est la sur-conscience, le ciel, les cieux. L'être des choses consiste dans le fait que ces choses sont pensées, vues de telle ou telle autre façon, perçues ponctuellement par la conscience, conscience qui aussi bien les oublie, les perd. Pour le sur-conscient, il n'existe pas ici un objet et là, séparée de lui, la pensée ou la vision de cet objet ; il n'existe pas une « chose » à moitié pensée,

à moitié perdue par une interruption de la pensée, par oubli de penser.

Oublier de penser, de connaître, oublier ce que nous faisons est un péché dans le christianisme — le péché de Pierre.

Avec le péché de Pierre, oublier ce que l'on fait, germe le péché de Judas : la trahison. Il ne fut pas nécessaire, dans les civilisations traditionnelles, de développer la conscience pour savoir comment agir. L'identité entre le moi et le monde était encore intacte. Le problème de l'autonomie s'est seulement posé pour la conscience moderne, quand a commencé l'autonomie totale dans la pensée mathématique et physique, dans l'aliénation de soi-même, dans l'identification avec l'objet physique. Cette pensée moderne projette de la lumière sur tout, mais elle n'apporte aucune lumière sur celui-là même qui produit cette lumière ! Les racines de son activité plongent dans une réalité cosmique suprasensible. Si ce pas vers ses propres sources n'est pas fait, une puissance adverse s'installe et agit dans la conscience non libre en ce point. Elle contraint la pensée à un usage uniquement utilitaire, ce qui engendre la trahison : la pensée renie son essence spirituelle. Elle se ramène elle-même à quelque chose d'extra-spirituel. Or ce quelque chose à nouveau ne peut être connu que par la pensée. Le reniement théorique devient réalité pratique. L'image matérialiste du monde et les pratiques qui en résultent sont les conséquences de cet oubli : la trahison. Nous

prenons pour réelle l'image reflétée et ne découvrons pas le phénomène du reflet. Ainsi le monde reflété revêt toujours plus d'autonomie apparente, en même temps que l'homme déserte les origines de sa liberté.

Si l'on triomphe de l'oubli, alors disparaît le caractère étranger, autre, du monde des perceptions : on s'ouvre par la pensée à l'intuition, c'est-à-dire à la perception spirituelle. Dans la méditation, par exemple, on part d'une image symbolique ou d'un thème, jusqu'à ce que le mouvement intérieur par lequel on le pense s'identifie au thème. Cette identification, nous la ressentons en même temps comme une expérience spirituelle. Par cette compréhension intensive, tous ces efforts méditatifs de la perception plongent dans l'essence même de la vérité, vérité ressentie comme une présence qui ne peut être ni cachée, ni oubliée, ni perdue : « Aléthéia ».

La perception pure ne peut être réalisée que par celui qui est capable de penser sans faire appel aux pensées écoulées, qui peut rester éveillé et qui a appris que sa véritable essence n'est pas celle qui semble être sa propriété, que le monde ne se trouve pas en dehors de la connaissance, mais *en* elle, réalisée au cours d'étapes qui sont d'abord conscientes. La connaissance vécue comme un phénomène cosmique voit « une » réalité à la formation de laquelle l'homme collabore. La connaissance-reflet et le monde qu'on y découvre sont les résultats de la rupture de l'unité. C'est pour cela que la vue et la lumière, la pensée et le monde vont si bien ensemble :

« Ils sont faits l'un pour l'autre. » Comme les sons en musique, ou les couleurs, ou les paroles qui sans se perdre entrent jusqu'au cœur du silence attentif.

SUR LE SENS DE L'ÊTRE

La conscience n'est pas encore conscience de soi, car elle ne sait encore rien d'elle-même.

Le sourd état de la conscience du monde est encore identité opérante avec le monde, mais sans conscience de soi. Pour cette raison, la coupure d'avec le monde était nécessaire. La rupture de l'identité.

Sous une forme affaiblie et non consciente, l'identité primordiale continue à vivre aujourd'hui encore dans chaque connaissance.

Aujourd'hui aussi, l'engourdissement est là sous une autre forme. L'homme oublie le penser, le percevoir, parce qu'il n'est éveillé que dans le pensé, le perçu.

Il en appelle sans cesse au penser, au percevoir, même lorsqu'il les récuse alors qu'il pense, qu'il perçoit. Il sait qu'il aperçoit tout grâce à eux. Mais il n'accorde de réalité qu'au pensé, qu'au perçu, et pas au percevoir, pas au penser.

Par quoi reconnaît-il pourtant une valeur de réalité ? Par ce percevoir, par ce penser qu'il déclare irréels ; c'est un jeu de l'ego qui ne pourrait avoir lieu si n'était

possible l'immanence du vrai Moi dans le penser et le percevoir.

Dans son percevoir l'homme essaye de parvenir de nouveau à l'unité avec le monde.

Il voit d'autant mieux qu'il s'oublie dans la vision.

La perception pure est-elle la même chose que la conscience virtuelle de l'état du monde, conscience sourde et primitive ?

La perception pure est voulue. Il y a des obstacles à la perception pure ; c'est en les dominant que s'effectue la perception pure. Sans ces obstacles, il n'y aurait pas de vouloir, personne qui puisse vouloir, pas de perception pure. Les obstacles éveillent la perception pure.

Toute médiation est obstacle. La médiation est là pour se dépasser elle-même. Le dépassement, c'est le passage de la lumière. Chaque art consiste dans la médiation, et dans le passage simultané de la lumière.

La médiation est là pour être enlevée.

La corporéité est obstacle pour la vision. Mais sans elle, personne ne serait là pour voir.

Dans la pensée pure, la perception pure, la médiation se perce à jour elle-même. C'est pourquoi le pur penser et le pur percevoir sont des activités artistiques. Le connaître est l'art central.

La vérité est présence du vrai : ALETHEIA = A-LETHEIA, le non-oublié, le connaître, la non-extinction, la conscience qui ne s'éteint pas elle-même dans le

connaître, devant laquelle rien ne reste dissimulé. L'acte de connaissance n'est également pas dissimulé.

La vérité est la non-dissimulation absolue.

La non-dissimulation est la lumière originelle. Sans être réfléchie, elle traverse d'un seul mouvement le perçu, le percevoir et le percevant.

La perception pure est présence, comme l'expérience de la pensée vivante.

Etre présent, c'est être purement dans le présent, ne pas être passé ni dans l'espace ni dans le temps.

Cette présence ne connaît pas le temps, ne connaît pas le pensé, le perçu.

Et pourtant elle est totalement concentrée. Sur quoi ? C'est une visée sans but. Un être à la fois vide et plein, un être-là. Rien d'autre.

Lentement, l'homme apprend à rester éveillé dans le présent. Sans s'appuyer sur le passé, sans s'accouder au souvenir de lui-même, il apprend à être là. A être là non pas en face du monde, mais dans le monde, dans lequel il est toujours. Ce que le temps est au passé, l'espace l'est vis-à-vis du présent. Tous deux sont la perte du monde. La perte de la présence. La perte même. Etre perdu, être dissimulé : le contraire de vérité.

Apprendre à être vide et prêt en même temps est un art. Le vide ne s'emplit jamais, et le « prêt » ne se transforme jamais en rien d'autre. Ils durent.

Rien n'a plus de plénitude que le fait d'être prêt. Il contient la possibilité de tout. Il est liberté, qui instantanément et sans cesse fulgure de liberté en liberté.

Le penser est là pour être repensé.

Repensé, le passé prend vie, pour tout de suite mourir à nouveau.

Le réveil du pensé se produit là où il n'y a pas de mots. Le rôle des signes, c'est de guider le flot de la vie là où ils ne sont pas.

Le sens des mots est entre les mots, entre les signes, entre les phrases. La résurrection du pensé est la lecture.

A l'endroit où la résurrection ne se produit pas, il n'y a pas de lecture, pas d'activité pensante, mais un décalque, de la rhétorique.

La rhétorique est liaison extérieure des signes. Les signes ne se résorbent pas, ils n'indiquent rien au-delà d'eux-mêmes. Lire, c'est maîtriser les signes. Par cette maîtrise, la médiation est vaincue étape par étape.

Il n'y a que peu d'hommes qui sachent en vérité lire un texte. Il n'y en a en fait presque plus qui sachent lire l'image de la perception.

Même l'exigence qui veut que les perceptions ne puissent être lues, est oubliée.

Des faits, des réalités objectives, indépendantes du percevant, indépendantes du lecteur même s'il ne lit que de la façon la plus primitive, c'est cela la médiation non connue, dans laquelle la lumière ne passe pas, dont

l'homme ne sait rien. Il ne connaît que le connu, le produit du connaître. Le connaître lui reste inconnu.

La nouménalité (1) de la divinité extérieure est due à l'indépendance de son apparition vis-à-vis de l'homme.

La nouménalité du monde matériel objectif provient de ce que, pendant qu'il apparaît, l'homme dort.

Le phénomène est l'apparition dont le sommeil nous frustre.

Pendant qu'il dort, l'homme est frustré de son identité parce qu'elle se réalise sur un plan auquel sa conscience habituelle ne parvient pas à accéder. Seul lui apparaît le rêve, non influençable comme une divinité. Un noumène.

L'homme ne sait rien de son identité avec cette divinité.

Le préchrétien ne savait rien de son identité avec le monde, mais pour une autre raison : il n'y avait encore personne qui eût pu savoir quelque chose de la notion d'identité. L'homme était encore identique : non séparé, non-né.

L'homme moderne a la notion de lui-même, également lorsqu'il nie et renie lui-même et la notion. Il ne

(1) C'est-à-dire le caractère de noumène. Le noumène est, dans la philosophie de Kant, la chose en soi considérée indépendamment de la connaissance que l'on peut en prendre. Kant oppose le noumène à l'*Erscheinung* (la chose dans la connaissance), terme que l'on traduit conventionnellement par « phénomène », mais qui signifie étymologiquement « apparition ». Le texte de G. Kühlewind joue sur cette ambivalence (*N.d.T.*).

sait rien de l'identité, car il doit sa conscience à la destruction de l'identité.

En ce qu'il ne fait pas passer la lumière dans la médiation, en ce qu'il ne la perçoit pas à jour, il adore la fausse divinité.

La divinité de l'homme antique était encore esprit : vraie divinité par conséquent. La divinité de l'homme moderne, dont il ne perçoit absolument pas à jour la nature nouménale, est dressée par lui-même en idole. Il lui donne la vie, la sienne propre. Il lui accorde l'esprit, le sien propre. Mais s'en sans rendre compte.

Cette idolâtrie envers la réalité objective est son premier pas. Il s'ensuit l'adoration du Mal.

L'idole de l'homme moderne est en apparence moralement neutre. Mais la prise en considération de ses influences enseigne autre chose : l'homme est déshumanisé par cette religion. Il devient lui-même à l'image de ce qu'il prend pour le monde.

Tout d'abord il se prend pour de la matière, ensuite cette croyance lui jette un sort : il cesse bientôt d'être humain.

Lorsqu'il prend conscience que le monde (le sien) ne peut rien lui amener de bon, que ce monde (le sien) tel qu'il le voit n'est que corruption sur corruption, il s'incline devant une divinité dont il sait qu'elle est mauvaise. Tout homme y participe et continue de bâtir le monde technique en produisant ou en consommant. On ne peut pas faire autrement.

Or il sait par expérience que de ce monde de la technique il ne lui vient rien de bon. S'il ne fait pas passer la lumière simultanément en lui et dans l'approbation qu'il donne à ce monde, le reconnaissant pour ce qu'il est en vérité, alors il n'exerce pas l'art du connaître.

C'est pourtant ce geste de connaître qu'attend le monde entier, qu'attend le monde de la technique aussi.

La rédemption du monde, c'est qu'il soit connu pour ce qu'il est vraiment.

Tout acte de connaître est magie. Le connaître imparfait ensorcelle ; le monde est toujours le monde connu.

L'image du monde est l'œuvre de l'homme. Il n'y a pas d'autre image du monde. Mais l'homme appartient lui-même au monde. Par là son connaître appartient également au monde. L'image du monde est imparfaite et défigurée lorsqu'un élément qui en fait partie n'apparaît pas en une image.

L'homme aujourd'hui connaît comme s'il était placé en dehors de l'image du monde ; ce monde, pense-t-il, est le même sans lui, sans son « connaître ». Il pose son regard sur de l'achevé.

Par ailleurs il pense qu'il appartient totalement au monde connu et qu'il lui est semblable. Ce monde (le

sien) ne contient cependant rien qui soit capable d'une connaissance, rien qui puisse connaître.

Le mot fait partie du monde, également le concept, l'idée, la pensée ; même lorsque l'homme vit dans l'illusion que le monde, sans une pensée qui le conçoive, pourrait être achevé.

Jadis le monde des idées — la spiritualité — était pour l'homme la réalité. Le monde sensible dépourvu d'idées était pour lui apparence. Aujourd'hui le monde sensible dépourvu d'idées est pour l'homme la réalité. L'idéal est tout au plus le produit du non-idéal, un souffle.

Le non-idéal est connu par l'homme en tant que non-idéal grâce à des idées. Ce non-idéal n'est-il pas en définitive une idée ?

Rien d'autre n'est connaissable à l'homme que le compréhensible, l'idéal.

La matière aussi est une idée.

La conceptualité dans l'homme s'est éteinte, elle est passée. C'est pourquoi elle lui apparaît comme une vapeur, un souffle.

Sa conscience est une conscience pour le passé. Aucune vie n'y pénètre.

Lui, qui n'est pas passé, peut contempler ce qui est passé, ce qui est mort. Il peut cependant oublier cette contemplation qu'il pratique sans cesse. Alors il fait de sa liberté un marché de dupe ; il la vend pour une réalité sensible dans laquelle les anciens voyaient encore le

monde de l'illusion. A la conceptualité intérieure morte s'oppose la solide dure réalité de l'extérieur, le monde des objets, le monde des objets morts par conséquent, mus de façon calculable par des forces extérieures, indépendantes du sujet mais calculables, le monde de la physique.

Dans le face à face avec l'objet, l'homme pourrait se connaître comme celui qui s'oppose ; il pourrait contempler le face à face et dans la contemplation accéder à la liberté. Mais il peut aussi dans l'expérience oublier l'expérimentation, et vendre sa liberté : il entre lui-même dans le domaine du calculable, en tant qu'objet.

Dans l'ancienne et sourde conscience, penser et percevoir étaient tous deux encore vivants et unis. Unis, c'est pourquoi vivants. Vivants, et c'est pourquoi ils unissaient les hommes.

Mais la liberté n'était pas possible.

Pour la conscience sourde, le monde se transforme en monde de faits s'opposant à l'homme. Celui-ci a été projeté hors du monde, hors de l'éternité, il est tombé hors du véritable espace. C'est pourquoi il prend conscience maintenant du temps, de l'espace abstrait, du monde qu'il rencontre à l'intérieur de lui-même.

Après avoir été image vivante du monde, d'un monde traversé par la lumière, connu de façon vivante, la plénitude de la vie est devenue image perçue ; la compréhension s'est faite monde de concepts. Mais la pensée morte n'est pas à même de reconnaître la vie dans le

monde de la perception. Elle y pressent la vie, là, à l'extérieur ; elle est toujours à sa recherche. Elle adore cette vie non-connue, jamais atteinte, en tant que support objectif de la matière.

L'objet est de l'esprit métamorphosé. La pensée est de l'esprit métamorphosé. La métamorphose est là pour laisser place à la liberté.

Cependant la liberté reste simple possibilité en attendant qu'objet et pensée s'unissent à nouveau de façon vivante. Mais il n'y a pas de possibilité qui puisse durer. Toute possibilité passe. Plus elle vieillit, plus on la trouve difficilement. Plus elle est passée, plus ce sera difficile de la découvrir à nouveau. L'art peut être perdu.

La vie dans l'esprit, le pur percevoir, est semblable à la musique.

Le musicien exorcise les notes, l'instrument, sa main, son souffle. Il lit et exorcise du fait que les fonctions de son corps et celles de son instrument entrent en un accord qui ne peut être imposé du dehors, qui n'est pas non plus analysable.

À l'activité musicale appartient l'audition de la musique ; création et audition s'interpénètrent. L'audition est déjà production, en ce qu'elle perçoit et règle à la fois la création. Le créer et le connaître opèrent simultanément et en union. Ils sont une seule et même activité.

Cette création musicale poursuit alors son chemin vers celui qui écoute « passivement ». Si celui-ci a le sens

de la musique, c'est-à-dire s'il sait lire, alors la musique lui parvient. Mais s'il n'est pas capable de lire ou s'il ne lit qu'incomplètement, alors il ensorcelle la musique en sonorité, acoustique, harmonie. À celui qui n'a pas le sens de la musique, seul parvient le bruit. Au savant qui réprime ou refoule son sens de la musique ne parvient que des vibrations. Pour lui le son est déjà quelque chose de « lu ». Son principe était bien : ne pas lire. Mais le savant ne remarque pas que les vibrations qu'il se représente à la base du son doivent être aussi lues pour qu'elles puissent être. Toutes ces perceptions par lesquelles il démontre les vibrations contiennent à chaque fois de nouveau l'élément qu'il veut expliquer par elles, et sont beaucoup plus compliquées que les vibrations elles-mêmes. Il se trompe lui-même. Il fait comme s'il ne savait pas lire, et il l'oublie vraiment.

Ce qui a été créé musique ne se modifie pas dans l'espace qui le porte et le diffuse. Cela ne se modifie que par l'homme : par sa non-compréhension. Ce qui semble vibrer dans l'espace, sans maître, est de la musique — toujours et encore de la musique. Qu'y a-t-il dans la musique, qui vit dans l'audition, qui puisse se modifier de façon inaudible ?

L'audition de la musique n'est pas comme l'audition de paroles. Les mots sont lus en pensées. Les pensées sont à la limite lues en un sens supra-idéal.

La musique n'est pas élevée à un sens par des idées, par le penser. La musique n'est pas faite pour avoir un

sens, comme une perception. Elle est seulement entendue.

Ecouter n'est pas la recherche d'une idée. On ne fait face à rien. Ce n'est pas nous qui sommes là, seulement la musique : nous sommes ce qu'elle est. Le supra-idéal est écouté ; la véritable audition est une suprême compréhension, une pure perception.

Ce que l'homme ne peut lire entièrement devient signes, lettres, notes, sons ; derrière eux se cache la pleine réalité. Mais pour l'analphabète, les signes sont eux-mêmes réalité, alors que pour celui qui apprend à lire, ils sont les germes qui éclosent en lui. Il est à même de désensorceler lentement dans les germes durcis la vie endormie.

L'audition ne se fait pas grâce à l'oreille. Pour une oreille qui n'entend pas, le chanteur chante en vain.

L'audition ne se fait pas dans le temps. La succession ne vaut pas en musique. Ce qui a précédé est toujours là, et toujours aussi ce qui viendra ; sinon, ce n'est pas de la musique. Je suis d'autant meilleur musicien que mon présent va loin vers l'avant et l'après.

L'audition se fait naturellement dans le temps. Par l'audition, le temps est aussi abrogé.

L'art et le réalisme s'opposent. Le réalisme n'est possible que lorsque le percevoir devient totalement inesthétique. Tout réalisme « objectif » est naïf. Toute mise en opposition de l'être et du connaître, de la vie et

du savoir, est réalisme, est mensonge : par le connaître j'affirme l'être, par le connaître, je nie le connaître.

Les objets, les faits, les choses sont là parce que je ne sais pas lire, parce que je ne peux pas les amener à la résurrection, parce que je ne remarque pas que ce sont des signes, parce que je n'ai pas le sens de la musique.

Le corps entrave la vision, mais sans lui personne ne serait là pour voir.

Si je pouvais être totalement musicien en regardant, en sentant, en goûtant, le monde entier se déploierait devant moi comme une musique vivante. Il n'y a pas de musique passée ; comme il n'y a pas de lumière arrêtée, elle jaillit sans cesse.

Musique ou image, tout art conduit à la vie. Pas à l'image morte de la vie (désignée généralement comme étant la vie), mais à la véritable vie qui est en même temps lumière.

Non pas une lumière reflétée et morte, mais celle qui traverse d'un même mouvement le connu et le connaissant.

Quelle est la réalité de la musique ? Où est la réalité de la musique ?

Dans l'homme ? Hors de l'homme ?

La réalité du monde est le sens vivant supra-idéal, qui attend ensorcelé dans chaque signe, pour être éveillé à la vie.

Comprends comment tout vrai connaître est art, un art englouti !

Le pur percevoir est au monde et à toi ce que l'écoute musicale est à la musique et à toi.

Comprends ce que tu fais du monde lorsque tu ne le contemples *pas* par le pur percevoir !

Quel est le sens de la musique ?

Dans la question, il n'y a que l'interrogation qui ait une signification et un sens.

La réponse n'est pas nécessaire. Elle se donne lorsqu'on joue de la musique.

La réponse éteint la question lorsqu'on joue de la musique.

Il n'y a pas de réponse en dehors de la musique.

L'homme antique était plus sensé que nous. La respiration, la nutrition, l'acte sexuel étaient pour lui des processus de connaissance. Le cœur, le rein, le poumon étaient pour lui des organes de connaissance.

Dans la perception pure, l'homme tout entier devient œil, oreille, organe de la pensée.

Dans le monde ancien, la *conscience* de l'identité avec l'univers était connaissance initiatique. Il en est ainsi aujourd'hui également, mais par l'autre pôle.

Quel est alors le sens de l'être ?

II

THÈMES DE MÉDITATION ET DE RÉFLEXION

TROIS MEDITATIONS SUR LA LUMIERE (1)

Première méditation sur la lumière

Où la lumière s'allume-t-elle ?

Nous sommes enclins à penser que le concept de lumière nous vient de l'extérieur ; si bien que, lorsque nous comprenons quelque chose et que nous disons : c'est clair, il s'agit finalement au sens figuré de la même métaphore.

Voici comment je remarque au-dehors la lumière : quand le soleil se lève, je vois *mieux* les choses, ou bien je commence à les voir. Je dis : « Il fait clair. » En distinguant maintenant les objets nettement, ou en les voyant tout simplement, je ne fais que constater un état de fait. Il ne s'agit pas dans *cette* expérience de perception sensible ; la conscience n'est attentive qu'à la qualité de son expérience ; dans ce cas-là encore, il s'agit d'une lumière intérieure.

(1) Extrait de G. Kühlewind, *Die Wahrheit tun*, chap. VII.

Si je disais maintenant ceci : les choses m'apparaissent à présent de manière plus forte, plus intense, parce qu'il fait jour, ce serait malgré tout l'expression d'une expérience intérieure. « Plus intense » ne relève en rien d'une perception sensible ; mais c'est une constatation de fait conceptuelle ; pour en arriver là, il a fallu comparer de nombreuses perceptions sensibles. Tout concept correspond à une expérience de la conscience.

Dans celle-ci le monde devient clair.

Ce monde fait l'expérience de lui-même dans l'âme, parce que les forces de lumière dans l'âme font partie du monde, du cosmos, et non de l'individu. Il en est de même pour les deux activités que sont le penser et le percevoir ; l'individu n'est que le lieu où ces forces apparaissent.

La lumière appartient au monde comme l'âme, la conscience, l'individu.

Pour que je puisse voir quelque chose, il faut qu'un concept en existe déjà, à moins qu'il n'apparaisse maintenant. Je sais que quelque chose *existe* parce que, à ce moment précis, je le connais, ou bien parce que je le connais déjà et qu'alors je m'en souviens, ou bien parce que quelqu'un l'a déjà reconnu avant moi et m'en a parlé, et que son récit me revient à présent. Je ne puis connaître que par un acte de connaissance.

Seconde méditation sur la lumière

Je suis

La *lumière* est une *intuition originelle*, l'intuition primordiale. Les objets que je peux le mieux voir dans la lumière sont nés d'elle, en sont issus ; leur substance même est faite de lumière.

Le concept grâce auquel une chose est une chose, un *cela*, ce concept qui en est le fondement est le corps de la lumière, la lumière qui s'est faite chair.

La lumière est comme enfermée dans les objets ; elle y dort. Quand nous voyons une chose, c'est que la lumière s'éveille en nous.

L'ego, le moi ne voit pas la lumière ; il ne voit que ce qui est éclairé, à savoir les objets, les concepts, ceux-ci n'étant pas perçus en tant que matérialisation de la lumière. La structure conceptuelle, la lumière qui appartient au monde, n'est pas reconnue ; en effet, celui qui pourrait la voir n'existe pas à ce moment présent.

La lumière ne peut apparaître que là où je peux dire : « Je suis. » C'est ça, la lumière cosmique. Quand la lumière se réveille de cet état passé de rêve, sa première intuition est la suivante :

Lumière
et dans un même temps
Je suis

*Troisième méditation**La lumière et les ténèbres*

On doit faire l'expérience de la lumière pour que celle-ci soit véritablement la lumière ; sinon elle n'est pas. Si la lumière n'est pas une expérience, alors tout semble ténèbres, même la lumière.

Les ténèbres sont les ténèbres parce qu'elles ne voient pas la lumière en tant que telle. Sinon elles la comprendraient et deviendraient elles aussi lumière. L'obscurité n'est là que pour la lumière ; le fait qu'elle nous *apparaît* comme ténèbres, c'est justement cela, l'obscurité.

Nous vivons dans les ténèbres : nous ne voyons pas la lumière, mais l'endroit où elle se réfléchit, où elle ne pénètre pas ; et encore nous ne voyons cela qu'à la lumière des idées.

Notre monde n'est pas un monde de lumière ni de vie, ni de lumière de la vie. Ce que je ne peux connaître mais qui existe, l'inconscient, la matière, ce mouvement naturel de bas en haut, la conscience qui émerge de l'inconscient, tout ce qui est fondamental, mais dont la substance n'est pas faite de lumière, tout cela n'est que rébellion contre la lumière. C'est pourtant ainsi que l'on commence à la percevoir : en percevant les ténèbres. En somme, *perception* et *commencement*.

La lumière ne naît pas de l'obscurité. Les ténèbres sont sans aucun doute ce qu'il y a de plus fondamental,

mais cela n'est ainsi que pour la lumière et n'est pensable que par celle-ci. La lumière brille dans les ténèbres, mais celles-ci apparaissent déjà dans la lumière.

Je *vois* et alors il n'y a ni organe sensoriel, ni nerf, ni rien de physique ; ce n'est rien que voir, c'est-à-dire la lumière.

La lumière ne dépend ni de ce qu'elle éclaire, ni de son propre passé, ni d'elle-même. Plus nous croyons que ce qui est sensible l'est vraiment, plus nous faisons en fait confiance au rayonnement de la lumière suprasensible et indépendante.

Quand nous prenons conscience de cette indépendance, elle devient lumière véritable : une lumière immédiate, soudaine, qui jaillit d'elle-même, le seul véritable témoignage.

LA LUMIERE DE LA TERRE

La Terre

La Terre est ce que nous voyons. Elle est comme nous la voyons.

Notre vision et la Terre ne se distinguent pas l'une de l'autre. Si nous ne voyons pas la Terre, alors nous ne voyons rien du tout.

La Terre existe dans notre conscience ; tout ce que nous percevons, tout ce que nous savons est dans notre conscience. Nous-mêmes aussi.

Cette vision n'est pas subjective : sinon nous pourrions voir à notre gré le blanc par exemple noir ou jaune. Mais cela n'aurait alors pas de sens de parler de blanc, de noir ou de jaune.

La vision est objective. C'est un processus cosmique : le monde produit la vision. Le monde se voit par le truchement de l'homme.

Dans ce que nous appelons la Terre cependant, la vision elle-même n'est pas comprise. C'est par cette action qu'on voit la Terre.

Le Ciel

Le « connaître » n'est pas de ce monde, pas de la Terre ; par lui la Terre devient ce monde-là. C'est un cadeau du Ciel, son pays est le Ciel. S'il était de la Terre, il ne pourrait pas faire connaître la Terre. Par lui, l'homme est un enfant du Ciel. Par sa nature non-connaissante, il est enfant de la Terre. Par son âme, il relie Ciel et Terre, dans la mesure où il est vraiment homme. Lorsqu'on parle de modes de connaissance supérieurs, on désigne par là les Cieux : le premier, le deuxième et le troisième Ciel.

Du fait que l'homme voit la Terre, il est Ciel. S'il était lui-même Terre, il ne pourrait pas voir la Terre. Il a part à la Terre, sinon il ne pourrait pas voir la Terre. Il a part au Ciel, sinon il ne pourrait pas voir du tout.

S'il ne pouvait pas voir, il ne serait pas humain. Il ne serait pas. Il est humain aussi longtemps qu'il voit la Terre.

Ce qui est vu

L'acte de voir appartient encore entièrement au Ciel. Là où il perd son élan, là où il ne pénètre plus, il y a la Terre. Là où la lumière rebondit et se mire apparaît ce qui est vu, le voile.

Non pas les ténèbres : elles ne pourraient pas être éclairées par la lumière ; sauf le cas où elles cesseraient d'être ténèbres. C'est le jeu de la lumière et des ténèbres : la Terre, la couleur. Ce qui est trouble est aussi mêlé de lumière et de ténèbres ; c'est l'homme : il est le prisme par lequel les couleurs sont vues, la variété. En lui s'opère la transformation : ainsi la Terre même possède une nature lumineuse. Ce qui est vu est apparenté à la Lumière, sinon cela ne serait pas visible. L'essence de la Terre est d'être visible.

Mais la vision humaine ne parvient qu'à la surface : au voile. Car en elle la lumière se brise, devient forme, surface, monde : elle apparaît. Il apparaît le monde qui est vu, qui est éclairé : il apparaît la lumière sur le fond de la non-connaissance humaine, des ténèbres.

Le fait que la vision ne pénètre pas plus profondément, qu'un voile se forme, a sa cause dans l'homme. Il s'agrippe au cadeau du Ciel, n'abandonne pas tout, ne s'abandonne pas entièrement lui-même : il veut encore se ressentir en même temps. C'est pourquoi son pouvoir de vision ne parvient qu'à la limite. C'est cela qui est vu : la limite de l'acte de voir qui en soi devrait être sans limites, comme l'est le Ciel. Pure transparence : la vraie lumière.

La vraie lumière

La vraie lumière n'éclaire rien, elle est tout elle-même. L'homme ne connaît pas cette lumière parce qu'il procède d'elle. Transparence pure : compréhension sans objet, sans sujet, pur devenir : le Verbe. Sur la Terre elle a besoin d'un sujet et d'un objet, pour qu'entre eux le verbe ou l'attribut puisse se développer. Pour apparaître, pour briller. La véritable lumière éclaire tous les hommes, pas seulement pour qu'ils deviennent apparents et qu'ils puissent tout connaître, la connaître ; elle qui les illumine, elle les place dans la lumière, dans l'être afin qu'ils soient ; elle est leur lumière.

Que la Terre soit, c'est leur lumière. Que la Terre soit, c'est aussi leurs ténèbres. Nous voyons les ténèbres parce que nous avons part à la lumière.

Le prélude

Tout ce qui apparaît à un certain degré est prélude d'un plus haut connaître, voile qui se montre à nous pour que nous ne soyons pas ébloui par ce qui se cache derrière lui ; voile au contact duquel nos forces de connaissance et notre moi mûrissent : pour voir ce qu'il recouvre.

Tout ce qui apparaît est lettre, caractère : à comprendre par une plus haute lecture, qui se libère des formes des lettres : du voile. Les lettres, en tant que formes données, sont voile, recouvrent le mot. Les lettres, parce que le lecteur s'abstient de prendre garde à leurs formes, conduisent au mot.

Il y a d'abord le mot, le Verbe. Ensuite les lettres : les signes.

Le monde entier est langage de signes ; seulement on ne remarque pas qu'il est un tissu de signes. Lui être soumis veut dire : le prendre pour la suprême réalité : sans lire.

Tout ce qui apparaît est voile. Tout ce qui en nous ne lit pas est corps. Là où nous lisons, nous sommes organe des sens. Tout le corps pourrait devenir organe des sens. A chaque degré de la connaissance, l'homme a besoin d'un corps.

L'imitation

Nous percevons de telle façon que nous suivons le perçu d'un subtil mouvement intérieur. Un mouvement extérieur serait action, interaction avec nous, pas du percevoir, pas du connaître. Le connaître consiste justement en ce que nous suivons avec nos organismes subtils ce qui est à connaître : comme nous suivons les pensées d'autrui par notre activité pensante. Nous imitons, et

par notre comportement imitatif nous connaissons. Le connaître est dans cette imitation intérieure.

Nous suivons un mouvement avec nos yeux, notre sens du mouvement, notre attention. Nous suivons une parole avec le langage intérieur de notre corps de mouvement. Nous ne suivons pas la musique avec des gestes extérieurs, bien qu'elle y incite, mais avec émotion et équilibre intérieurs, le chant avec un chant intérieur. Plus on en appelle aux mouvements extérieurs, moins il y a de compréhension.

L'imitation a plusieurs degrés : elle est une faculté. Habituellement, nous ressentons, là où elle s'arrête, la résistance de notre être propre. Dans cette résistance s'opère le connaître de la vie courante. On peut amener à la conscience l'imitation de la mimique du monde ou celle de ses gestes. Dans le troisième Ciel, nous accueillons entièrement en nous sa physionomie.

La métamorphose

L'imitation est imitation connaissante. Elle conduit à se transformer en cela que nous voyons. Elle n'est pas mimétisme : l'animal ne connaît pas la couleur qu'il prend. *C'est une immutatio naturalis*. Alors que dans l'œil qui voit la couleur se produit une *immutatio spiritualis* : une « intentionnalité », une visée : l'œil ne prend pas la couleur *per modum intentionis*.

L'homme cependant est affecté par ce qu'il voit. Ses organismes subtils, âme et esprit, avec lesquels il « imite », deviennent semblables à ce qu'il connaît. C'est pourquoi il est dit : « Nous tous reflétons à visage découvert la gloire du Seigneur, nous métamorphosant dans la même image de gloire en gloire par l'esprit du Seigneur » (II Cor. 3, 18). « Mes chers, nous sommes maintenant enfants de Dieu, et ce que nous serons n'a pas encore été manifesté. Mais nous savons que lorsque cela sera manifesté, nous serons semblables à lui, parce que nous le verrons tel qu'il est » (I Jean 3, 2).

Dans la « Divine Comédie » de Dante, c'est le degré de la vision qui détermine le niveau d'être, l'échelon hiérarchique des êtres angéliques et aussi des êtres humains bienheureux. Lui-même, voué dans la contemplation à l'éternelle source de lumière par laquelle le monde est maintenu et illuminé dans son existence, est pénétré et mû par la même force cosmique qui maintient aussi sur leur orbite le mouvement du soleil et des étoiles : c'est le Premier Amour.

L'identité

Le connaître, l'imitation ne peut se faire que par le haut. Le connaître est possible seulement parce qu'une connaissance (et une imitation) plus complète existe derrière tous les voiles. Par-delà tous les degrés de

connaissance, il y a l'identité en tant qu'ultime unité du connaissant, du connaître et du connu. La réalisation de cette unité et sa connaissance simultanée, c'est le Chemin.

Le Chemin est l'amorce de la vision parfaite. Non pas celle de l'homme ! Si l'homme est d'avis qu'il puisse exister une autre façon de voir, alors il rêve avec son mode de vision, avec son mode de connaissance, d'une autre façon de voir, oubliant que c'est grâce à eux qu'il se la représente.

Quand je vois, c'est Dieu qui voit, c'est le monde qui voit. Dieu se contemple ; le monde se contemple par nous. Cette vision nous a créés et nous crée journellement. En tant qu'êtres singuliers, nous sommes soustraits à cette *unique* vision lorsque nous tombons dans nos propres ténèbres. Nous vivons de cette lumière de l'unité, nous y participons dans la mesure où nous voyons : dans la mesure où nous sommes humains. C'est pourquoi il est dit : « Aujourd'hui nous voyons au moyen d'un miroir, d'une manière obscure, mais alors nous verrons face à face ; aujourd'hui je connais en partie, mais alors je connaîtrai comme j'ai été connu » (I Cor. 13, 12). « Si quelqu'un croit savoir quelque chose, il n'a pas encore connu comme il faut connaître. Mais si quelqu'un aime Dieu, celui-là est connu de lui » (I Cor. 8, 2-3).

Ce qui est vu

Ce qui est vu n'est pas la cause de la vision, mais son résultat. Un grand oubli recouvre cela. Nous croyons que ce que nous voyons était déjà là auparavant : avant que nous le voyions. Mais quelqu'un l'a déjà vu, sans cela nous n'en saurions rien. Tout d'abord, nous (ou bien quelqu'un d'autre) avons vu la pierre, ensuite nous disons qu'elle est la cause de ce que nous la voyons.

Le premier « voir » est toujours oublié. Nous devons avoir vu la pierre, sinon nous ne pourrions rien en dire : nous ne saurions même pas qu'elle est là. Nous ne pourrions pas non plus affirmer qu'elle est la cause du fait que nous la voyons. Car la pierre et notre voir sont un seul et même processus cosmique : ce qui la rend visible et nous permet de la voir.

Chaque pierre a sa lumière. Cette lumière est la pierre même. Chaque être a caractère de connaissance : la Terre est créée par le Logos. La nature du monde est nature de lumière. C'est cette lumière que contemple le Premier Voir.

Le Premier Voir

Le Premier Voir n'est pas vécu par l'homme, il le « dort » ; il s'éveille avec le Second Voir. Il dit : voici le

monde. Il entend par là : je suis ici. La séparation est déjà faite, on s'est dégagé de la connaissance unifiante. On peut retrouver les traces de cette identification. Le petit enfant ne dit pas : voici la rose. Il dit tout au plus : rose. Ou bien il ne dit rien, seul son œil brille.

Le Premier Voir est entièrement imitation, identification. Une vie dans le sein de Dieu, pas une séparation. Le percevoir n'est pas encore séparé du penser ; tous deux sont encore vie cosmique : vie de conscience cosmique. Pas la conscience individuelle. Une unique respiration, sans quelqu'un qui respire, sans quelque chose à respirer. Vie dans une vitalité emplie de lumière, sous l'arbre de la vie, dans le Premier Amour, qui rayonne de Dieu à la Création et revient, qui est un unique rayon, sans réflexion ni modification de sa direction originelle. Un pur être. Entre le Premier et le Second Voir se place la Chute originelle. L'Homme, dans son caractère propre, apparaît. Le monde se brise. La première lumière se brise. Le Premier Amour se perd.

Les sens

L'homme était originellement tout entier organe des sens. Le Premier Amour a rayonné à travers lui, il n'a pas été gardé. Il était entièrement organisme de lumière. La transparence fut perdue par la Chute. L'organe des sens, unique, se brisa, son corps devint opaque, impéné-

trable pour le Premier Amour. Les endroits qui retinrent quelque chose des rayons cosmiques créateurs sont les organes des sens d'aujourd'hui. Où il n'y a pas d'organe des sens, le rayonnement peut passer. Mais là l'homme dort comme jadis. Dans les organes des sens, il est éveillé. Ainsi les organes des sens édifient l'homme. Là où ils ne sont pas s'opère l'action édifiatrice. Les organes des sens conditionnent la structure de l'homme. Le corps est toujours, à chaque niveau, le support des organes des sens. C'est pourquoi il y a des corps terrestres et aussi des corps célestes. Sans corps, l'homme ne serait pas connaissant. A aucun degré de l'Être ni du Connaître.

Le support des organes des sens peut être utilisé pour lui-même. Alors les organes des sens servent le corps. Alors le corps est comme privé de sens : car l'homme éprouve son corps avec des organes des sens tournés vers le dedans. Son sentir devient sensation de soi, devient du ressenti au lieu d'être sentant : il se ressent lui-même au lieu de ressentir le monde. Le monde : son corps, à chaque niveau, pas seulement son corps physique.

Le monde spirituel

Le monde spirituel ne se trouve pas du tout *derrière* les apparences sensibles, mais *devant* le sensible, devant la Terre. En avant du connu, avant que cela devienne du

connu : dans le connaître lui-même. Là il y a encore ce qui plus tard deviendra du connu ; non pas la Terre, mais le Ciel. Nous parcourons toujours toute la distance : du plus haut Ciel jusqu'à la Terre. Sur la Terre seulement nous nous éveillons. La Terre est notre conscience de veille. Dans le sommeil, dans la mort, dans le Premier Voir, dans le Premier Penser, dans le Premier Amour, nous réintégrons le Ciel, dans la mort durablement, dans le Premier Connaître pour un clin d'œil. Nous cherchons la Terre, elle est notre sol, où nous pouvons nous trouver nous-même. Tout d'abord en tant que sujet, face à l'objet. Puis alors peut-être comme celui qui distingue originellement sujet et objet et dit une telle chose. Car il doit bien être élevé au-dessus de cette différence. Il est celui qui est élevé en nous. Nous le trouvons si nous pouvons renoncer à tout ce qui est *nôtre* : à toutes actions, tout savoir, tous sentiments, toute relation au monde, aux autres, à nous-même, afin qu'apparaisse le propriétaire dans toute sa pureté et son dénuement : pas la propriété. Nous devons de plus renoncer aussi à tout ce qui n'est pas notre propriété, ce avec quoi nous n'avons pas de rapport, si nous sommes d'avis qu'il existe quelque chose de ce genre. Celui qui est élevé en nous n'a pas besoin de sol, de porteur : il est le fondement. C'est pourquoi il peut rester arrêté dans le voir, sans chercher à atteindre quelque chose de vu. C'est pourquoi il peut s'immobiliser dans le penser sans diriger son attention sur du pensé. Il peut s'arrêter dans

l'Esprit, dans le Ciel : il ne tombe pas sur la Terre. Il la contemple. Et elle lui dévoile son être véritable : qu'elle est le dernier degré de l'échelle du Ciel, le Ciel le plus bas. Ce qui est tombé hors des Cieux les plus élevés : avec l'homme — il n'est pas à séparer de la Terre.

Ainsi, avec ce « voir », la Terre devient vraiment le nouveau Ciel.

La lumière du monde

Maintenant nous contemplons la Terre et nous la voyons. Nous la contemplons et la voyons par notre connaître, par la lumière. Mais tout d'abord, nous ne contemplons et ne voyons ni notre connaître ni la lumière. Ils forment une unité, comme nous en formons une nous-mêmes avec la Terre. La lumière par laquelle nous voyons est la lumière de la Terre. Elle brille dans nos ténèbres, elle éclaire la Terre. La lumière du monde est la lumière de la Terre.

La Terre, lentement, commence à devenir Soleil, elle commence à briller. Le soleil en nous est notre penser : il peut se contempler lui-même, il n'a pas besoin d'être éclairé de l'extérieur et ne peut d'ailleurs pas l'être.

Le soleil du dehors appartient à la Terre. Nous sommes aujourd'hui d'avis que la Terre appartient au Soleil. Il en est ainsi aussi longtemps que son Soleil — sa lumière — n'apparaît pas à l'homme : dans ses ténèbres.

Provisoirement, le Soleil a été séparé de la Terre — pour laisser place aux ténèbres humaines — provisoirement. Pour que l'homme vive dans un espace où il puisse envoyer sa propre lumière et remarquer cette lumière, son apparition. Alors il peut dire en vérité : le *Je suis* est la lumière du monde.

La lumière du monde habite aujourd'hui sur Terre. Nous voyons par cette lumière : elle entoure la Terre, est lumière terrestre. Dans cette lumière terrestre habite le *Je suis*.

Lumière et être

Il n'est pas difficile de discerner que le conceptuel, l'idéal, n'est pas ajouté par l'homme à une chose sensible, même si cet idéal fait son apparition dans l'homme. L'idée de « cuivre » n'est pas rapportée par l'homme au cuivre (l'homme n'a même pas « inventé » le mot), mais elle est justement ce qui détermine le cuivre. A quoi l'homme pourrait-il donc l'avoir rapportée ? Au cuivre !

L'homme connaît justement de la chose sensible l'idée. Celle-là même qui détermine la chose, sa qualité : l'essentiel, que peut rencontrer l'homme sous diverses formes d'apparitions, qu'il connaît en tant que « cela ». Lorsque l'homme crée une nouvelle idée, celle de la fourchette par exemple, alors l'idée existe en premier, et ensuite il doit lui-même lui donner la forme extérieure,

la remplir de matière. La nature est faite d'idées qui se réalisent d'elles-mêmes. Les plantes, la pierre, n'attendent pas d'être faites par l'homme.

Ce qui réalise une chose, ce que l'on en rencontre, est toujours l'idée, qu'elle soit créée par l'homme ou par la nature. Ce par quoi la chose est connue, qu'elle soit créée par l'homme ou par la nature, est son idée. Le connaissable est l'élément créateur qui offre aux choses leur être. C'est par là-même qu'elles sont connues.

L'élément créateur est idée vivante. De même est toujours vivant ce par quoi la chose est connue comme un « cela ». Les universaux sont vivants. Le concept mort, comme le présente le nominalisme, n'apparaît que dans l'homme.

C'est ce qui lui rend possible de voir les universaux, quand ils sont à l'état mort. Afin qu'il connaisse sa propre nature vivante. Pour que par là il puisse aussi voir la nature vivante des universaux. Ainsi il ressuscite. Ainsi ressuscitent-ils.

La victoire

Ce monde-ci est toujours celui qui est contemplé par nous, le monde connu par la conscience habituelle : la Terre. Elle est un signe de l'état de chute de l'homme, mais aussi en même temps un signe de sa

possible ré-surrection, qui devient la résurrection de la Terre, du Cosmos, à partir de son noyau dur.

Seul est à même de vaincre le monde celui qui a triomphé de tous ses « rapports » au monde, à des formes de ce monde : qui est libre de toute implication avec le monde, dont la conscience peut exister sans ces formes du monde. Il peut aimer le monde, ce qui veut dire le connaître dans son véritable aspect, toujours non-dissimulé.

Vaincre le monde signifie : contempler le monde avant qu'il ne meure en nous, dans sa nature vivante en tant que Ciel. Vaincre le monde signifie : contempler la Terre dans les Cieux, et amener les Cieux sur la Terre. Vaincre le monde signifie : contempler la Terre telle qu'elle est déjà dans l'esprit — depuis le Golgotha. Depuis ce temps, elle a une nouvelle lumière. Depuis ce temps, elle est un Soleil levant, nouvellement allumé.

« Je vous ai dit ces choses afin que vous ayez la paix en moi. Vous aurez des tribulations dans le monde ; mais prenez courage, le Je suis a vaincu le monde » (Jean 16, 33). « Car tout ce qui est né de Dieu vainc le monde ; et notre foi est la victoire qui vainc le monde » (I Jean 5, 4).

Conquérir la foi et vaincre le monde : c'est une seule et même victoire.

LA COMMUNION SPIRITUELLE DE L'HOMME MODERNE (1)

La faculté de percevoir est antérieure à la faculté de penser.

La faculté de percevoir est antérieure à la perception.
La perception est antérieure à la conscience.

La faculté de penser existe avant le résultat de la pensée.

Le résultat de la pensée existe avant la conscience.
La conscience s'éveille sous l'effet de ce qui est pensé.
La conscience ne s'éveille pas sous l'effet de ce qui est perçu.

La perception existe sans quelqu'un qui perçoive.

La perception devient consciente ; elle est toujours présente pour une conscience virtuelle, mais alors elle n'est pas encore une prise de conscience.

(1) Ces thèmes demandent le temps qu'il faut pour être lus lentement et avec l'intériorité nécessaire. (N.d.T.)

La conscience apparaît grâce à la pensée, et la pensée grâce à ce qui est perçu et qui devient objet de pensée. Détournée de la perception, la pensée se retourne sur elle-même. Alors la conscience naît de la pensée, par la pensée.

La conscience ne ressent pas les actions qui la précèdent : penser, percevoir. Elle naît de ce qui a été pensé, elle renferme ce qui a été perçu.

Existe d'abord la faculté de percevoir, puis le perçu, puis la pensée sur le perçu, puis la pensée qui se pense elle-même, puis le résultat de la pensée et enfin la conscience.

La conscience virtuelle est une conscience sourde, rêveuse. Ne sont encore présentes que les perceptions.

L'action de penser est contenue dans l'action de percevoir. Dans l'action de percevoir, ce sont encore les sens qui pensent.

La conscience virtuelle ne sait rien d'elle-même, ne sait que ce qui est perçu. C'est pourquoi elle n'est pas encore conscience actuelle.

Ce qui est perçu retient encore l'idée. C'est pourquoi tous deux sont vivants.

L'enfant qui ne dit pas encore « moi-je » n'est pas encore une corporéité. Il la perçoit comme n'importe quoi d'autre. Le vrai « moi-je » qui parle à travers lui ne se voit pas lui-même. Le sujet est toujours invisible. Le

vrai « moi-je » plonge encore dans le monde comme il le fait dans le corps de l'enfant. Il expérimente le monde comme sa propre corporéité : pour ce moi, tout est à la troisième personne.

Cette expérience, cette plongée ne connaît pas de limite.

C'est ainsi que les anciens peuples voyaient le monde. Ils vivaient dans le savoir sans être eux-mêmes des savants.

La clarté vient de ce qui a été pensé. Ce qui a été perçu était clair, mais la conscience ne l'est pas.

L'action de penser, celle de percevoir sont antérieures à la conscience. Ce qui précède la pensée ne peut pas devenir l'objet de la conscience.

Dans l'action de penser, dans celle de percevoir, la conscience dort.

La conscience s'éveille avec ce qui est pensé, ce qui est perçu.

Ce qui est pensé, ce qui est perçu pose des limites à la conscience. Sans ces limites la conscience s'endort.

La conscience vide, cela n'existe pas.

La conscience est la propre gardienne de ses bornes. Les bornes donnent à la conscience sa forme.

Des limites, c'est cela la conscience.

Les limites sont les gardiennes de la conscience.

La conscience ne voit pas la pensée en action.

La conscience ne voit pas l'acte de percevoir.

Penser, cela ne peut pas s'expliquer. Pourquoi la logique est-elle logique ? Pourquoi l'évidence est-elle évidente ? L'expliquer ne serait possible, si c'était possible, qu'en introduisant une nouvelle pensée évidente.

L'acte de percevoir, on ne peut l'expliquer. Pourquoi ceci est-il bleu et cela rouge ? L'expliquer ne serait possible, si c'était possible, qu'en faisant intervenir un nouvel acte de perception.

Penser nous informe sur le monde. Percevoir nous informe sur le monde. Au moyen de ce qui est pensé, de ce qui est perçu.

Par lui-même l'acte de penser est une connaissance directe.

Par lui-même l'acte de percevoir est une connaissance directe.

Le monde, c'est ce qu'on connaît directement.

Dans cette connaissance directe l'homme s'endort.

Il faut la médiation pour que la conscience s'éveille.

L'homme a besoin de cette communication. Il vit en elle.

Le monde n'est pas le monde que l'homme voit.

Le moi n'est pas le moi que l'homme pense.

Le moi de l'homme est un moi pensé, le souvenir du véritable moi dans la pensée.

Le monde de l'homme, c'est le monde perçu, image morte de l'image du monde.

Le monde fait face au moi, le moi fait face au monde.

Les limites du moi sont les limites du monde.

Les limites apparaissent là où la conscience ne peut pas penser ni l'œil traverser du regard.

Le moi de l'enfance est identifié avec la corporéité.

A cette corporéité, l'enfant dit maintenant « moi-je ».

Le moi se reflète dans la corporéité ; il dit « moi » à l'image reflétée.

La corporéité retranche du monde le moi.

Le miroir renvoie les rayons reflétés du moi.

La corporéité retranche de la pensée le perçu.

Le moi trouve dans le perçu le monde, dans la pensée le moi.

Le moi, c'est le moi de la conscience.

Le moi vit des faveurs de la pensée.

Le moi vit des faveurs de la perception.

Le moi s'appuie sur ce qui est pensé, perçu.

Le moi s'appuie sur le monde qu'il voit.

Ce qui est pensé rend claire la conscience.

Ce qui est pensé est transparent.

Le monde est assombri quand le perçu est privé d'idées.

Ce qui est perçu n'est pas transparent.

Le monde était jadis le monde baigné de lumière. Pour l'homme le monde était évidence.

Jadis l'homme ne se connaissait pas. Il était une partie du monde lumineux.

La lumière du monde illuminait les humains.
Exister était connaître. Connaître était exister.

L'homme connaît les pensées d'autrui.

Il accueille ces idées dans son pouvoir de penser. Par là, les idées reprennent vie. L'homme dort dans son penser, il dort en redonnant la vie aux idées.

Il pense les idées d'autrui comme si elles étaient les siennes propres. Sinon on ne se comprendrait jamais.

L'homme s'éteint lorsqu'il pense les idées d'un autre. Il s'identifie avec la pensée de l'autre. Il s'endort. Il est l'autre. Il est la pensée de l'autre.

L'homme pense ses propres idées. Il dort tandis qu'il pense. Il s'éveille quand l'action de penser aboutit à l'idée. Il s'éteint dans l'action de penser : il est l'action de penser.

L'homme possède la faculté de plonger dans l'autre. Mais tandis qu'il plonge il est endormi, comme l'enfant qui n'est pas encore dans son corps. Il y a conscience virtuelle, pas conscience présente : il y a compréhension, pas celui qui comprend.

Où est la force du penser ? où est le Moi ? où est le « Où » ?

Le « Où » vient de la pensée. La pensée n'est nulle part.

La pensée est partout. Pas le résultat de la pensée.

C'est le Moi qui a des limites. Le Moi est la limite même. Le Moi est l'idée pensée, le perçu. Le souvenir conservé. Le passé. L'image reflétée.

Le Moi est le vrai Moi. Ce n'est pas le corps, ni l'âme, ni l'esprit. C'est le Moi, c'est l'Esprit. C'est la compréhension. Il est partout. Partout il dort. Il se reflète dans le corps. Il n'a pas de limites. Il est l'absence de limites. Il est la compréhension sans limites, là plongée dans les autres, la plongée dans l'autre. Le Moi est antérieur à la conscience.

L'homme connaît le monde. Le monde est l'autre. L'homme perçoit l'autre. L'autre est le perçu. La force de percevoir est antérieure au perçu.

Dans l'action qui perçoit, l'homme s'endort. Il s'oublie lui-même. Plus il s'oublie, mieux il perçoit.

L'homme s'éteint dans l'action de la perception.

Pourtant il est présent dans la perception ; qui d'autre pourrait percevoir ?

L'homme ne pense pas, lorsqu'il entend de la musique. Là il s'oublie. Plus il s'oublie, mieux il entend la musique, non pas les sons mais la musique.

Les sons qui résonnent ne sont pas la musique. La musique est un courant, comme l'est le rayon, la chaleur, la vie.

Les mots ne sont pas l'activité pensante. Les mots sont là où la pensée n'est pas. La pensée est un courant, comme le rayon, la chaleur, la musique. Les mots sont là pour diriger le courant, comme les pierres dans le torrent.

Les choses ne sont pas le monde. L'homme voit les choses. Les choses sont les lettres de l'alphabet, les mots. Les choses sont là où le monde n'est pas. Le monde est pensée, le monde est musique, le monde est vie déferlante. Le monde veut être lu, veut être mis en musique.

Sinon, il reste lettre d'alphabet, note de gamme, pierre.

L'homme sort de lui dans la perception. Il s'éteint, s'identifie à l'autre.

L'homme a la faculté de plonger dans l'autre.

Où est le Moi ?

Le Moi s'endort dans l'autre. L'autre n'est plus l'autre. C'est la localisation, le lieu du Moi.

Le Moi est dans le monde. Le Moi est identique au monde. Le corps aussi est le monde.

L'homme est dans le monde. L'homme est partie du monde.

Lire est une opération suprasensible. Lire n'est pas reproduire, c'est redonner vie, rendre à nouveau vivant.

On ne lit pas les caractères d'imprimerie, ni les mots, ni les idées ; on lit le sens, le sens qui vit dans le texte, dans les notes de musique.

On peut lire les choses du monde.

On lit le monde. Toute connaissance est lecture. Apprendre à connaître, c'est épeler les lettres.

Un monde connu est un monde éclairé. L'homme connaît le monde.

L'homme se connaît ; il est une partie du monde éclairé.

De l'homme vient la lumière du monde qui éclaire le monde.

Car pour la lumière l'homme est devenu résidence. Etre, c'est connaître. Connaître, c'est être.

L'altérité du monde est de même nature que l'étrangeté des idées d'autrui.

L'altérité du monde est de même nature que l'étrangeté de tout ce qui monte de mon intuition.

Le monde du vrai Moi est tout entier étrangeté pour l'ego.

L'altérité du monde est frontière pour l'ego.

L'altérité du monde, c'est l'ego.

Mais le monde est le Moi.

L'ego voit le monde qu'on voit.

Dans l'acte de voir il s'endort.

Dans l'acte de voir s'éveille le Moi ; il s'éveille dans le sommeil de l'ego.

L'ego s'endort dans le Moi qui s'éveille.

Le rêve est l'étranger. Ce qui est vu est étranger à l'ego.

Sans cette étrangeté, il n'y aurait pas d'ego. L'autre n'existe qu'en fonction de l'ego. L'autre sert de gardien à l'ego.

Le Moi regarde le paysage, le ciel, l'arbre.

L'ego s'éteint. Le paysage, le ciel, l'arbre sont lieux pour le Moi. Paysage, ciel, arbre sont le Moi.

Le Moi ne sait rien de lui-même : il ne sait rien du paysage, du ciel, de l'arbre. Il est paysage, ciel, arbre. Le Moi ne voit rien.

L'ego voit paysage, ciel, arbre. Il sait ce qui est paysage, ciel, arbre.

Il sait ce qu'il est lui-même.

L'ego apprend le monde et lui-même.

L'ego est là pour devenir expérience vécue.

Pour l'ego, l'acte de penser ne peut devenir expérience mais seulement résultat de la pensée.

Pour l'ego, l'acte de percevoir ne peut devenir expérience mais seulement le perçu.

L'homme est le souvenir vécu ; il est le passé. La conscience s'édifie sur ce qui est mort.

L'homme est individualité dans le domaine de ce qui est mort.

Penser, c'est vivre.

Percevoir, c'est vivre.

L'ego s'éteint dans la vie.

L'homme s'endort dans la vie.

L'homme vit le sommeil de la vie.

L'homme s'éveille dans la mort de la vie.

La mort n'est jamais une expérience. C'est *cela* qui fait d'elle la mort.

L'expérience de la mort, c'est la résurrection. La vie.

La mort est là pour devenir expérience vécue.

La pensée est une mort constante de l'action de la pensée.

Par elle-même la pensée est vie.

Dans l'acte de percevoir meurt constamment la perception.

Par lui-même l'acte de percevoir est vie.

La pensée est là pour devenir expérience vécue.

Dans la perception de cette expérience, le sujet s'éveille — non pas l'ego.

Le vrai sujet n'a pas besoin de limite ; il n'a pas besoin de ce qui a été pensé, perçu.

Il n'a pas besoin d'autrui.

Le vrai sujet ne pense pas, ne sent pas, ne veut pas. IL EST. Je suis.

L'homme ne sait pas qui il est.

Il doit vouloir le savoir.

Rien ne mène l'homme au-delà. Il est devenu celui qui pense.

Et tout ce qui s'affirme émane de ce penser.

A partir de là, aucune théorie ne vaut pour lui.

Il doit le vouloir.

Il peut ne pas vouloir l'action de penser, mais seulement le résultat de la pensée.

Il peut la vouloir, la penser pour lui-même, à l'état concentré, comme une idée pure.

Il peut se concentrer sur une idée pure.

L'idée pure est transparente et sans ombre. Elle n'a pas d'existence, ni ne peut être remémorée. Si on ne la veut pas, elle n'existe pas. Elle vit par la volonté de l'homme.

L'homme contemple l'idée pure. A travers elle, il regarde l'action de la pensée. Dans l'idée pure, il contemple ce qui pense. Pas ce qui a été pensé. L'idée n'a pas de passé. Elle tire sa vie de la volonté vivante de l'homme.

Si l'on est soi-même clair, on contemple la pensée vivante.

L'idée n'a plus besoin d'être pensée. Elle a déjà été pensée ; elle veut seulement être regardée.

Celui qui regarde la pensée vivante est le sujet véritable.

La pensée vivante est volonté et sentiment.

Le sujet véritable contemple ce qui est vivant.

Le sujet véritable voit la mort de la vie.

Il est le vrai sujet.

La vie est lumière — pas biologie.

Le vrai sujet ne s'oppose pas face à la pensée vivante.

Celle-ci n'est pas objet. Le sujet, lui, est identique à la pensée vivante, comme il l'est au paysage, au ciel, à l'arbre.

La lumière traverse de ses rayons le Moi, le monde, la vie, l'action pensante, percevante.

L'ego se sacrifie au Moi. Il est le Moi.

Ce qui est mort se sacrifie à la vie. La lumière traverse de ses rayons la mort, la vie.

Ce qui pense a été extrait de ce qui est mort, de l'objet. L'homme ne s'unit pas à ce qui est fini, passé. Il est présent dans l'acte de penser. C'est là qu'il acquiert son actualité. D'habitude il « dort » le présent et ne s'éveille que dans le passé. Seul le passé a de l'avenir. Le présent est une actualité qui dure. Qui dure mais pas dans le temps. Car le temps, c'est une mort qui dure. Tandis que le présent vit.

Qui contemple la pensée en acte vit. Qui vit n'a pas besoin de limites.

Qui n'a pas besoin de limites peut se donner pleinement : au monde, à autrui, à la pensée vivante.

Tout a été fait par la pensée vivante. Qui se donne à la pensée vivante, il a la connaissance. Il connaît tout comme lui-même, comme son Moi, comme un Moi.

Cette plénitude de don, c'est l'amour. Seul le « Je suis » peut aimer.

Seul peut aimer celui qui n'a pas peur. La peur réclame des barrières.

Etre une individualité sans barrières, c'est être une individualité liée à ce qui est vivant, pas à ce qui est mort.

Seul ce qui est mort peut être une possession, avoir besoin de posséder.

Je possède ce qui a été pensé, pas ce qui pense.

Le vrai Moi n'a rien. Il est tout. Seul peut avoir celui qui n'est pas tout.

La pensée vivante appartient au monde. Appartient-elle au Moi ? Il est le monde. Elle est le Moi.

Voir l'esprit se fait dans l'immédiat ; c'est une connaissance immédiate. Communiquer et en même temps pénétrer de lumière ce que l'on communique, c'est ce que l'art obtient.

Connaître est une action aussi naturelle que celle que tout art accomplit.

L'art est toujours là ; seuls des obstacles peuvent se présenter.

L'art a comme obstacle les doigts, les cordes, les notes. Ils doivent devenir transparents, s'effacer comme l'œil dans la vision. L'obstacle est la médiation elle-même. Les ondes rendent opaque l'essence transparente.

Quand les obstacles sont éliminés, l'art est là. Il est toujours là.

Le plus grand obstacle, c'est moi-même. Si le Moi s'éteint, alors le Moi est là. Le monde est là dans la faculté d'être éclairé.

Etre éclairé, c'est la qualité primordiale du monde. L'homme introduit le trouble, afin que du monde émane la lumière.

La main commence à devenir main quand elle se pose sur le clavier. Tout ce qui fut acquis par théorie, par exercice, est alors oublié. La main est ramenée à ses origines.

Ainsi l'activité pensante est ramenée des résultats de la pensée à l'origine de cette activité, origine qui est à la fois dans l'homme et pas dans l'homme. L'origine est toujours là. S'il n'y a pas d'obstacles, elle brille.

La lumière ne connaît pas de temps mort.

L'esprit est une perpétuelle compréhension. Il n'y a rien à comprendre, rien qui puisse être compris.

L'image du monde est l'image de l'homme. Il n'y a nulle image du monde qui ne soit pas vue par l'homme.

Le monde est toujours le monde vu. S'il existe une image non vue, c'est que l'homme ne la voit pas, mais la pense seulement.

L'image est le résultat de la vision. Avant la vision, il y a l'unité. Sans quelqu'un pour voir, il n'y a pas d'image, seulement une obscure unité.

L'homme est dans l'image. Il se détache de l'image et devient voyant. L'image se transforme.

Quand tu parles, c'est toi qui parles. Quand tu te tais, c'est toi qui te tais.

Comment pourrais-tu exister sans être toi ?

On s'endort tandis qu'on regarde. On s'éveille dans ce qu'on regarde. Ce qu'on a vu est déjà pensé.

Ce que l'on a regardé apparaît comme le monde objectif.

Le vrai Moi n'est jamais séparé du monde. Dans la connaissance directe, il est.

L'ego c'est la séparation. Pour l'ego, le monde est sans lumière.

La vraie lumière brille dans le monde et dans l'homme.

C'est une seule et même lumière.

Où existe une barrière, la lumière est renvoyée. Par les ténèbres. La lumière renvoyée éclaire le monde. Le monde qui est éclairé devient objectif pour l'homme.

La lumière qui était une se différencie. La lumière physique reste au-dehors, au-dedans apparaît la lumière des idées.

L'homme se retire du monde. Ce qui reste, c'est l'espace.

L'homme se retire du présent. Ce qui reste, c'est le temps, le passé. L'homme le laisse derrière lui.

Ce déplacement transforme l'image. L'homme regarde cette image transformée. C'est le monde objectif.

Ce monde regardé est la Divinité qui lui est étrangère. Tandis qu'il regarde, il est comme absent. L'image vue

en rêve lui paraît étrangère, divine, objective et inconnaissable.

Le monde qu'il regarde est fragmentaire. L'homme cherche le lien. Plus il en trouve, plus nombreux sont les fragments. Le véritable lien n'est pas entre les fragments. Fragment est ce qui a échappé au lien.

Il y a d'abord la musique. Puis la mesure, puis les notes.

Il y a d'abord l'intention. Puis les idées, puis les phrases, puis les mots, puis les caractères des lettres. Mais il y a des liens aussi entre ces caractères.

Le mesurage se réalise par perception et par pensée. La portion mesurée, c'est la perception. Par lui-même le fragment est mort. Le lien entre les fragments est mort aussi.

L'homme crée une image du monde avec ce qu'il a perçu.

Il crée son monde d'idées avec ce qu'il a pensé.

Epeler les caractères unit ce qu'il perçoit à ce qu'il pense. Il apprend à lire.

L'idée se contemple, pas le résultat des pensées. L'idée est image.

L'image est idée. Toute vue empirique est déjà théorique.

L'activité pensante est ramenée à un caractère d'image — pas à une image de perception.

L'acte de percevoir est ramené à une contemplation de l'idée — pas à ce qui a été pensé.

La pensée vivante donne aux idées une forme-image.

Une perception vivante unit : regard, image, idée.

Jadis, percevoir et penser étaient ensemble connaissance immédiate.

Dans l'immédiat l'homme est identique au monde.

Pas même identique ; il est le monde.

L'identité est perpétuelle. Les limites sont pour l'ego.

L'ego est expérience pour le Moi. Le Moi est le monde.

L'identité est une constante. Sinon pas d'activité connaissante — même fragmentaire.

L'homme oublie qu'il pense ; il oublie qu'il perçoit. Il nie qu'il pense quand il pense. Il nie qu'il perçoit quand il perçoit.

Du même coup, il tient sa perception pour objective, en se fiant à sa pensée subjective.

Il doit ralentir sa vie. Il fait tout bien trop vite.

L'arbre est là. Je vois que l'arbre est là.

Je pense que je vois que l'arbre est là.

Je pense que l'arbre est là.

L'arbre est là.

Regarder sans pensée n'est pas regarder sans penser.

Vraiment percevoir, c'est éclairer le perçu et en même temps l'acte de percevoir et celui qui perçoit. Alors l'image complète apparaît.

Penser appartient au monde. L'homme appartient au monde. Percevoir appartient au monde. Connaître appartient au monde.

Rien n'existe en dehors de cela. L'art appartient au monde. Réellement connaître c'est de l'art.

Un art aussi naturel que tout art.

Si le trouble existe, c'est pour que se fasse la lumière.

La lumière se fait pour que l'homme voie la lumière.

Il voit d'abord non pas la lumière, mais ce qui est éclairé.

Mais l'art consiste à voir en même temps ce qui éclaire.

L'art consiste à voir en même temps celui qui regarde.

En cela est la métamorphose.

Il faut d'abord se rendre compte que dans la pensée, on dort.

Se rendre compte que dans la perception, on dort.

Il faut d'abord s'éveiller. Pas au résultat de la pensée, mais à l'action de penser.

D'abord s'éveiller. Pas à ce qu'on perçoit, mais à l'action de percevoir.

Sinon l'image devient la divinité étrangère devant laquelle on plie le genou.

Le monde éclairé, le monde dur, divinité extérieure, tout cela repousse l'homme, le renvoie sur lui-même.

La dureté lui enseigne à toucher, à sentir, à expérimenter. Il apprend qu'il est l'autre.

Le minéral dur est la première barrière qu'il rencontre.

La barrière dure l'éduque pour qu'il fasse des expériences, au-delà des frontières. Toute frontière est signe d'un au-delà.

Celui qui est sans frontières est plus dur que le diamant.

La dureté n'est pas l'immédiat, mais semble seulement l'être.

L'immédiat, c'est une vie sans frontières.

La dureté résulte de ce rapport immédiat qu'au début l'homme « dort ».

Parce qu'il « dort » cette expérience, il ne voit du monde que sa dureté.

La dureté du monde éduque pour l'amour, pour toujours plus d'amour.

L'amour n'est rien de naturel. L'amour réclame des ombres que la lumière vienne éclairer.

L'amour réclame de la dureté qu'une chaleur vienne attendrir. Seul l'homme peut aimer.

Les anges n'aiment pas ; ils sont déjà tout. Il ne leur reste rien à aimer.

Seul peut être aimé quelqu'un d'autre. C'est pour qu'apparaisse l'amour qu'il y a l'autre.

Mais quand l'amour est là, il n'y a plus l'autre.

Les yeux cautionnent l'identité et ils voient l'autre.

Tandis qu'ils voient l'autre, les yeux se rappellent à l'identité. Dans l'acte de vision, les yeux sont traversés de lumière. Cette lumière éclaire l'autre.

L'autre dans cet éclairage, c'est moi. L'amour transforme le monde.

Connaître, ce n'est pas manger, mais lire.

Connaître, c'est l'identité métamorphosée.

L'identité est la métamorphose de connaître.

L'homme mange le pain. Par là il devient homme et le pain devient pain.

La transsubstantiation est accomplie.

OUVRAGES MENTIONNÉS DANS LE TEXTE
TRADUITS EN FRANÇAIS

Éditions du Centre TRIADES :

Rudolf STEINER

Pensée humaine, pensée cosmique.

Théosophie — Connaissance suprasensible du monde et de la destinée.

Comment acquérir des connaissances sur les mondes supérieurs ou l'Initiation.

La science de l'occulte.

Georg KÜHLEWIND

Présence du Logos.

Éditions Anthroposophiques Romandes :

Rudolf STEINER

La philosophie de la liberté.

Un chemin vers la connaissance de soi.

La vie de l'âme entre la mort et une nouvelle naissance.

*Le catalogue complet des Éditions du Centre TRIADES
est envoyé gratuitement sur simple demande.*

Achévé d'imprimer en octobre 1981
sur les presses de l'imprimerie Laballery et C^{re}
58500 Clamecy
Dépôt légal : 4^e trimestre 1981
N° d'imprimeur : 20147